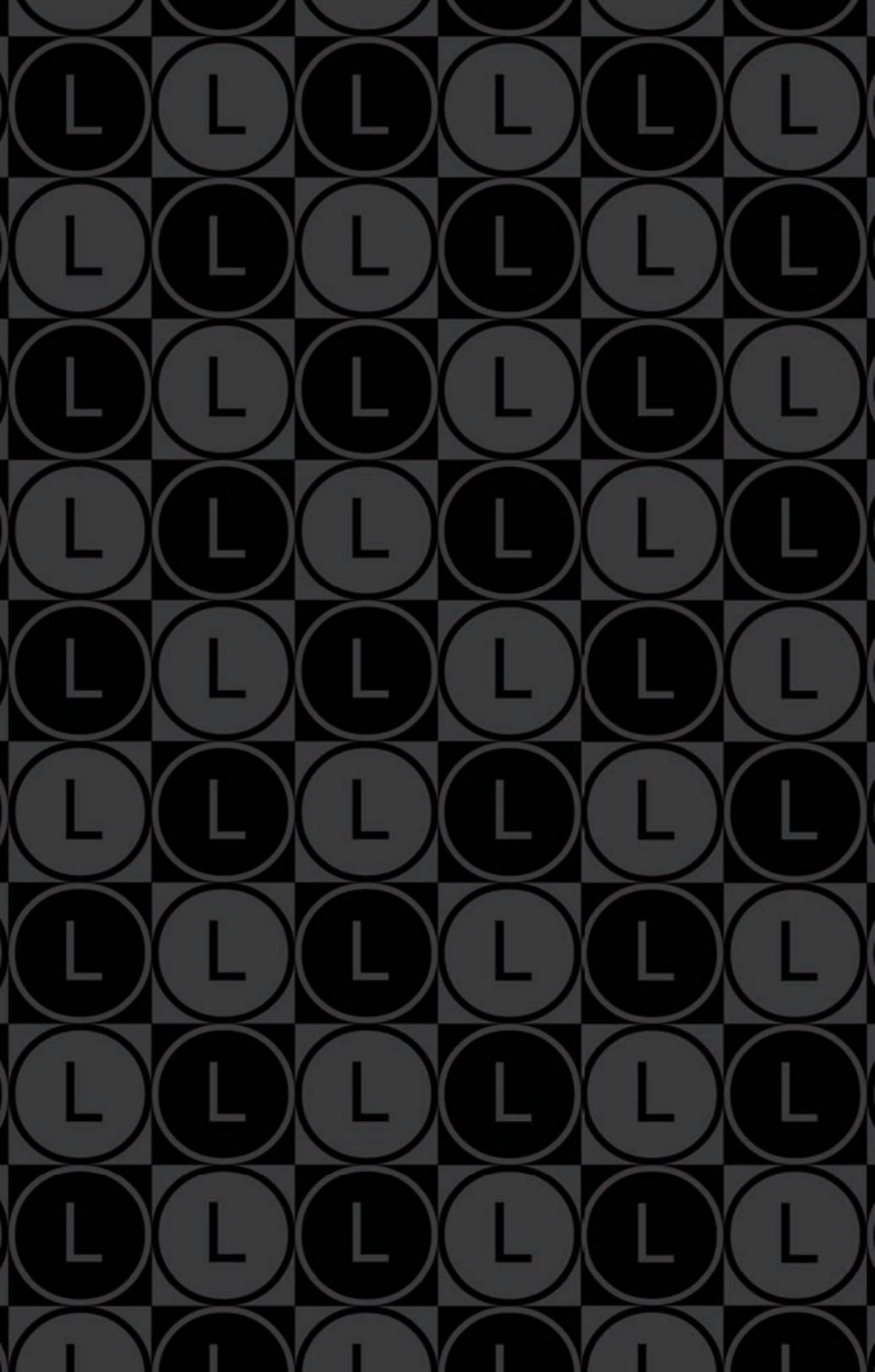
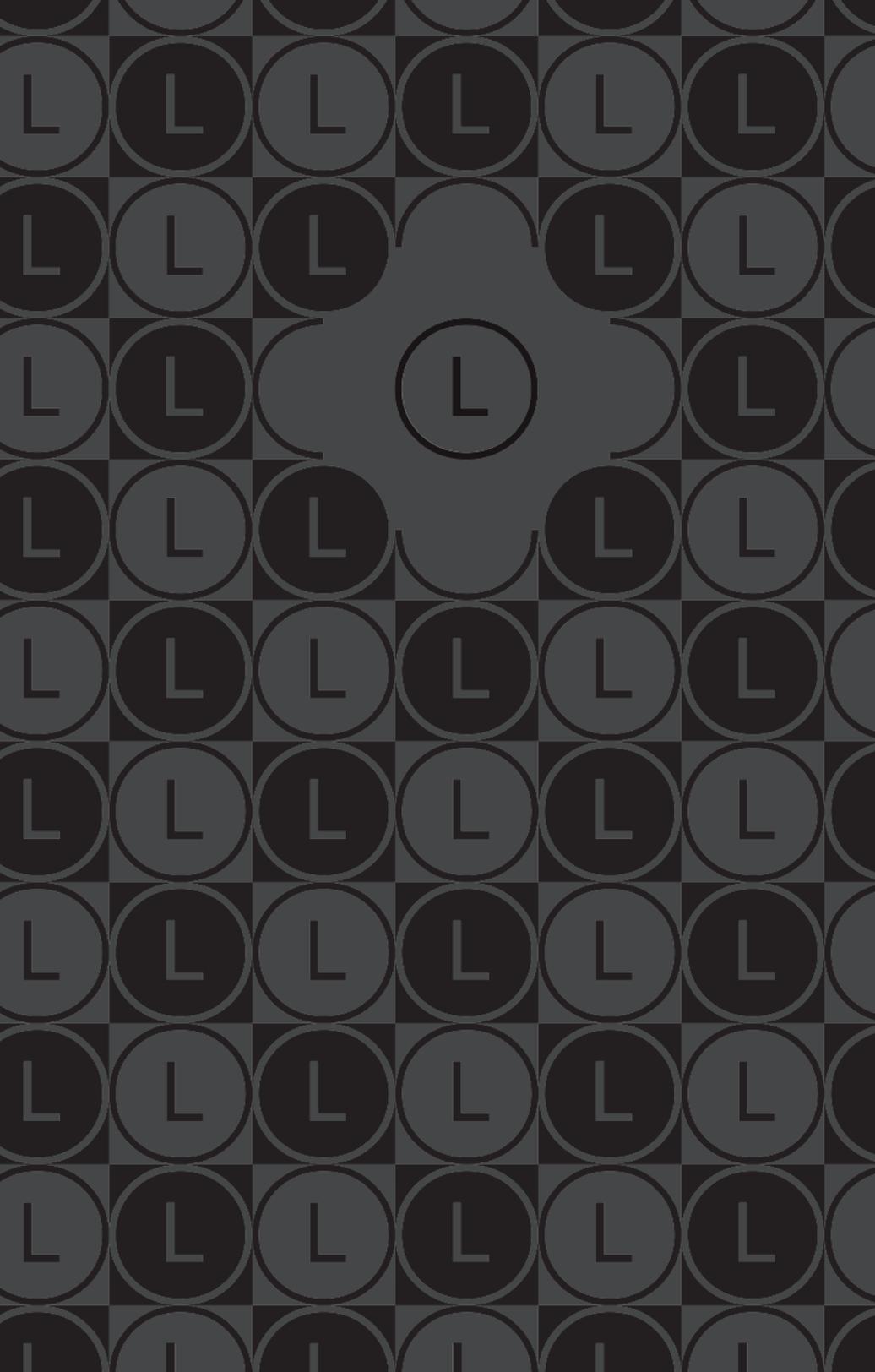


VIOLANTE CLAIRE

OBSCURCISSEMENT
DU VOILE

LES PRESSES DE
LASSITUDE





*Du même auteur
aux Presses de Lassitude*

Une fille coule

L'extrême pointe de l'âge de fer

Dur

Technidolor

Le goût de la tendresse (*pdf*)

Terre voilée

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>
ISBN 978-23-7221-046-1

Violante Claire

Obscurcissement du voile

petites histoires

Le plus bel arrangement est semblable à un tas d'ordures rassemblées au hasard.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE

Les Presses de Lassitude

L'enfant

Amples et rectilignes les troncs s'élèvent de la pelouse le feuillage s'étend au-dessus. L'ombre. Il fait très chaud, très chaud aussi, un peu plus loin, dans la maison où l'obscurité a perdu sa fraîcheur mais rien de sa menace sournoise.

Paysage avant l'hiver

Le bus roulait lentement. Un camion de camping chargé le suivait. Le chauffeur était taciturne et demeurait étranger. Engagé pour conduire, il conduisait. Tiayou debout près de lui, accroché à la barre, surveillait la route et s'occupait de l'itinéraire. La route était étroite, très souvent le revêtement avait éclaté sous la poussée de la végétation et, par endroits, nous en avons parcouru de longs tronçons qui n'étaient autres que chemins de terre.

Nous avons quitté très tôt la dernière petite ville il n'y avait plus aucun signe de vie humaine alentour. Sur les parties goudronnées se développait une mousse rase au vert tendre à côté de quoi le vieil asphalte prenait une très nette nuance turquoise.

Autour de nous c'était sauvage. D'une disproportion inac-

coutumée vaguement inquiétante, ou alors c'était nous et la route (construction humaine) qui avions rapetissé. Les passages dans les chemins de terre étaient poignants : c'est ainsi en tous cas que je les ressentais, précaires ainsi que nous, et prêts à se refermer sous la pression d'une vie démesurée, après notre passage. Ils accentuaient l'impression que nous nous enfoncions dans l'inconnu et l'évidence de notre fragilité.

Un monde qui nous ignorait, pour quoi nous n'avions pas de réalité et qui ne tenait pas compte de nous. Le ciel semblait s'étirer plus immensément que tout ce que nous avons pu jamais concevoir. Les arbres très espacés, d'une hauteur invraisemblable se pliaient doucement. Cette souplesse disait encore leur étrangeté. L'herbe des prairies était plus haute plus grosse comme si l'unité, la molécule n'était pas ici de même dimension.

Devant moi sur un siège pour deux ils étaient trois. Deux garçons et une fille qui n'arrêtaient pas de bavarder. Je ne les connaissais pas et gardai mes distances. Au sol quelque chose de rouge attira mon regard. C'était un porte-monnaie marocain carré orné de petits motifs dorés, qui avait glissé d'un sac assorti. Un bout du sac dépassait de sous le siège devant moi. Je préférais demeurer seule et décidai de n'avoir rien vu. Un cahot le rendrait peut-être à sa propriétaire.

J'avais le coeur serré sans savoir pourquoi. On était encore loin du soir. Mais justement cette exubérance végétale avait tout d'un sursaut désespéré, et c'est la morbide langueur crépusculaire qui envahissait tout. Toute la vie était à dé-penser aujourd'hui car demain il n'y aurait que la mort. Le

faîte mouvant des arbres, le balancement du bus me donnaient vertige et nausée dont l'expérience fréquente a fini par m'apprendre à en éprouver le plaisir.

Tiayou scrutait les côtés de la route. Il semblait soudain inquiet et excité.

— La dernière fois c'était l'hiver, tout était gelé. On ne voyait même pas la route. Il y a un pont, c'est là qu'il faut passer.

Ils étaient une quinzaine de personnes dans le bus, investisseurs éventuels et leurs amis. Tiyau les avait convaincus de l'accompagner, de se rendre compte par eux-mêmes des possibilités du site, où il avait le désir de construire un lieu de retraite et de méditation pour les Occidentaux fatigués. Porteurs au travers des frontières de substances non autorisées ils cherchaient à faire fructifier discrètement leurs bénéfices. C'était une bonne occasion. Tiyau m'avait proposé de l'accompagner pour ce voyage. C'était la fin de l'été, ma foi, pourquoi pas. J'avais entendu parler de ce lieu si souvent.

Le car s'arrêta, imité par son suiveur, et Tiayou se glissa prestement par la portière qui chuintait. Il prit au petit trot un chemin sur la droite et nous l'attendîmes un moment.

— C'est là, dit-il à son retour, le pont est un peu plus loin; on ne le voit pas d'ici à cause des feuillages. J'ai reconnu ces trois troncs inclinés. Je ne sais pas comment j'ai fait.

Juste après le pont c'était l'extrémité du monde avant la chute dans le gouffre. Une immense et faible pente creusée

en rond et qui, au loin, se relevait doucement, des bouquets d'arbres au tronc blanc semblant de nacre. Très haut dans le vent leur feuillage grisé et brillant rendait la lumière mouvante. Cela durait jusqu'à l'infini jamais le ciel ne rejoignait la terre. Le regard impuissant à saisir. Aussi loin que l'humain puisse se projeter, il était submergé dépassé. C'est ici d'autres unités à quoi il faut avoir recours.

Le chauffeur refusa de passer le pont avec son véhicule. Il n'avait peut-être pas tort mais la camionnette tenta le coup sans dommage : personne n'avait envie de charrier son contenu sur un kilomètre. Ou davantage, l'espace qui avait été aménagé étant très vaste. Nous prîmes nos sacs et nous en allâmes à pied. L'air déjà était plein de fraîcheur. C'était tout à fait comme si nous rampions dans le fond d'un énorme océan. Que les conditions deviennent contraires et nous étions balayés comme fétus.

Le bus contenait surtout les réserves d'essence pour le groupe électrogène une semaine ou quinze jours et la première étape du retour. Nous les transporterions selon les besoins.

Nous marchions dans les vestiges du paradis. Des groupes de gens s'étaient succédés ici et chacun y avait tenté la réalisation d'une idée qu'il avait de sa vie. Nous avons commencé par décharger le contenu du van dans une trompeuse cabane de rondins installée, la masquant, devant l'ouverture taillée dans une paroi rocheuse et donnant accès à des couloirs et des salles comme dans une ancienne mine, peu profonde cependant. Seule la cabane empêchait que nous ne rentrions avec la camionnette que les galeries au sol plat auraient contenue aisément.

Au fond de la mesure le mur était la paroi rocheuse percée, verticale, lisse. Je grimpai un escalier étroit au plafond bas creusé dedans. Il menait à une mezzanine qui surplombait la galerie près de l'accès à la cabane, et d'où, par une échancreure de la roche, on pouvait voir ce qui s'y passait.

Elle avait servi de chambre : une table très basse où avaient coulé des bougies, un restant de rideau qui se tirait devant un matelas envahi d'humidité, plusieurs couches de tapis et une collection de cailloux dont certains, que je serrai dans ma main, me communiquèrent leur froideur. La paroi avait été peinte en rouge sombre et la couleur généralement déteinte était par places presque effacée.

De là je les ai regardés un moment qui alignaient vivres et matériel dans le couloir au-dessous de moi.

Les galeries se prolongeaient dans l'obscurité glacée mais je n'eus pas l'impression qu'un autre endroit ait été aménagé, sinon cette chambre juste derrière la cabane, laquelle sur un sol de bois comportait tables, chaises, fauteuils, et, dans un coin, toute une batterie de cuisine. Une rigole de ciment la traversait, il y coulait un filet d'eau qui devait grossir à certains moments dans l'année. Il aurait fallu de la lumière pour aller voir plus loin. Je ne me souciais pas de m'y lancer sans compagnie.

Tout de suite ils se mirent en devoir d'installer à l'extérieur près de la porte le plus petit des deux groupes électrogènes. La pièce, envahie du contenu de la remorque, serait au moins dotée d'électricité. Elle avait une cheminée et encore un peu de bois préparé appuyé dehors contre la pierre.

Devant la maison se séparaient les vagues traces de chemins de cailloux non empruntés depuis longtemps. Deux ans je

le savais car Tiyao avait été l'un des derniers à partir. Plutôt à être emporté quand eut lieu la dispersion. Dans la fourche de deux chemins poussait un petit bouquet de trois jeunes arbres frêles encore blancs mais déjà hauts. Ils servaient de premier plan académique au décor écrasant.

Décrivant un cercle contournant sans vraiment descendre au plus bas de la pente, nous parvînmes Tiyao et moi de l'autre côté, puis, en remontant légèrement, je découvris, cachée par un petit bois, une maison basse très étendue encerclée d'une véranda. Les portes et les fenêtres étaient soigneusement fermées mais non verrouillées. Les ouvrant toutes nous fîmes entrer l'air plus tiède du dehors, passant successivement dans chacune des pièces qui étaient nombreuses. Nous ne sommes pas allés dans le couloir perpendiculaire : toute cette aile nous l'avons laissée fermée.

Autour de cette maison il y avait une aire vaste et assez dégagée plantée de minces bosquets, encore très ensoleillée. Le soleil s'abaissant entraînait aussi dans les pièces que nous avions ouvertes. Est-ce que partout le soleil se couche à l'ouest?

Je me dirigeai vers les restes d'un auvent déchiré et décoloré qui avait été tendu, protecteur, entre deux bouquets d'arbres et sous lequel se trouvaient les restes d'un confortable salon de plein air. Une partie était carrelée, les carreaux remontaient sur un muret de pierres agglomérées dans du ciment, de là on voyait deux citernes de bonne taille qui recueillaient l'eau à partir du toit en pente. Sur le sommet du mur était coincée dans un creux une théière de métal de forme tarabiscotée. Tiyao enjamba une dernière fenêtre et me rejoignit.

— On va voir si la camionnette peut venir jusque-là. Sinon, pour apporter le matériel il faudra trouver un chariot et je ne sais pas dans quel état il sera.

Deux hivers et deux étés avaient passé sur les gracieux aménagements de cette grande cour mais je reconnaissais encore les traces d'une vie agréable et nonchalante tendant au plaisir, la volupté, la préservation d'une circulation fluide entre les individus. Un idéal dont la réalisation échoue en général avec le temps; pourtant ceux qui en vivent les moments de grâce ne se plient, après que tout soit fini, à d'autres formes d'organisation, qu'acculés, faute de circonstances propices à un recommencement une nouvelle chance.

Mais aussi bien ce qui vous donne le plus l'illusion de la liberté est ce qui vous jette le plus durement dans les fers, et lorsque commence à se dérober et se corrompre le paradis, le déchaînement est aussi irraisonnable que l'était l'espoir de le voir durer.

Ainsi cela avait pris fin il y a deux ans. Tiyaou savait le mieux de nous comment et sans doute pourquoi mais il évitait systématiquement d'évoquer sincèrement le sujet. Il prétendait qu'alors il était malade qu'il avait dû être rapatrié et c'est vrai qu'à son retour il avait passé quelques mois dans des établissements de repos variés.

L'endroit avait été quelques années célèbre parmi le cercle des gens que je voyais. Chaque été il y avait toujours de petits groupes qui s'y rendaient, rencontraient là des gens de tous les coins du monde avec qui, ensuite, ils se retrouvaient toujours selon les hasards, au Mexique, en Asie, Amérique du Sud, pays d'Europe ou ailleurs.

Il y eut des garçons qui y passèrent l'hiver. Très long très froid c'était une véritable épreuve : des mois sans sortir dans une demi-obscurité et huit semaines d'une délirante allégresse de la nature en été. Quand les gens revenaient d'un séjour, ils étaient amaigris, énergiques, la peau plus lisse et plus tendue, foncée d'un ou deux degrés. Regards vifs, gestes précis, ils arrivaient d'autres climats, bougeaient sur une autre échelle, coutumiers des avions et des traversées de déserts, ils me faisaient me sentir confinée et sédentaire.

La cabane et la chambre troglodyte avaient été le plus souvent occupées par Mitia dont je me souvenais comme d'un garçon geignard et collant. Il dessinait. Il mangeait une pâte de datura qu'il préparait. C'est lui qui avait aménagé la grotte et reconstruit la cabane ruinée à son arrivée. Tiayou m'en parlait comme nous revenions vers le pont en cherchant une voie suffisamment large et plane pour le van.

Mitia qui avait déjà des problèmes de relation — les gens avaient toujours eu tendance à le fuir — s'isolait de plus en plus dans sa cabane. Il n'était pas seul pour autant : le datura lui avait ouvert le pays des morts et il passait presque tout son temps en leur compagnie. On le croisait parfois au cours de promenades mais il était toujours pressé de disparaître avant même, s'il le pouvait, qu'on ne lui ait adressé la parole. Dans les derniers temps il était devenu une sorte de gardien de l'endroit puisqu'il n'en partait qu'au tout dernier moment, quand l'hiver menaçait de rendre tout déplacement impossible. À peine le dégel s'amorçait qu'il était de retour.

Il arriva même, je crois, qu'il restât. Cela arrangeait tout le monde. On lui constituait des stocks — vivres, combustibles — à l'automne. Ceux qui le connaissaient depuis long-

temps allaient lui rendre de temps en temps visite dans sa bicoque, souvent pour régler une question pratique, lui faire part des allées et venues, lui dire au revoir si l'on s'en allait et bonjour en arrivant. Les nouveaux intégrés ne s'occupaient pas de lui.

Quand nous avons rejoint le groupe un feu avait été allumé dans l'âtre. De la musique jouait il y avait de la lumière. Puis nous avons guidé la camionnette qui avançait au pas derrière nous. Nous avons mis nos sacs dedans car nous préférions nous installer dans la maison vaste plus claire encore ensoleillée. Les autres suivaient notre exemple. Le feu de bois ne chauffait plus personne nous l'avons laissé.

L'installation dans la maison se fit dans les rires et le chahut. La plus grande pièce dotée de plusieurs portes-fenêtres sur la véranda fut vite emplie des reflets des flammes, et ce qui nous prit le plus de temps fut de la nettoyer, ainsi que les chambres les plus proches : les débarrasser de tout ce qui était tissus matelas et matériaux que l'humidité avait imprégnés et maculés.

Tiyaou brûlait par paquets l'encens japonais pour assainir l'air, nous étendions nos propres couvertures et matelas sur les meubles de bois ou les structures des sommiers. La cuisine était assez décourageante pour qui espère un résultat rapide. On s'en occuperait demain. Nous nous sommes contentés de bourrer de bois la cuisinière, tous les poêles dans les pièces, d'y mettre le feu, de déballer une partie des provisions, eau et autres, voir comment se faire un repas consistant sans que cela soit trop compliqué. Nous nous sommes bien démenés mais cela prit quand même du temps.

Rassemblés dans la pièce bien close, tiède à présent, attendant que le riz soit cuit, nous subissions affamés et plus somnolents encore, le contrecoup, effondrés sur des couvertures devant le feu; la nuit était tombée depuis longtemps déjà, personne n'y avait prêté attention.

Le lendemain vers dix heures il faisait chaud. Nous avons sorti les matelas coussins couvertures qui nous avaient semblé récupérables, nous nous sommes assis dessus. Thé, café, cigarettes, et pour la première fois depuis notre arrivée, nous avons pris le temps de nous laisser imprégner de ce qui nous entourait.

C'était un moment très agréable; la fille qui avait perdu son porte-monnaie dans le bus se rendormait, doucement allongée, la tête posée sur les cuisses de son ami. Le chauffeur était reparti s'occuper de son bus. Il n'était à l'aise qu'à moitié mais je crois qu'il se faisait pas mal d'argent au noir pour l'équipée. S'il n'avait craint d'affronter seul le trajet peut-être serait-il reparti.

Un nuage d'insectes que la chaleur excitait bourdonnait dans les feuilles. Tiyaou disait que dans un peu moins d'un mois tous les oiseaux seraient partis. C'était peut-être vrai mais il était quelqu'un de la ville et je le connaissais depuis longtemps : je fus étonnée de le voir s'intéresser aux oiseaux. Il se leva je le vis se diriger en crabe vers un angle où il allait disparaître je le rejoignis.

— Tu pars te promener

— Je dois voir quelque chose mais je serai vite revenu.

— Je viens?

Il hésita :

— Je suis tombé d'un arbre en démontant pour le départ. Tiens celui-là. On m'a emmené à l'hôpital et là-bas ils m'ont gardé. Comme je n'étais pas en forme on a appelé mon frère qui m'a rapatrié. Bon. Je n'avais pas tout fini ici. J'ai encore un paquet à prendre. S'il est toujours là. Peut-être qu'Annie... tu la connais? Elle est peut-être partie avec.

Je la connaissais très peu. Je ne l'avais vue qu'une fois dans une rave près de Troyes. Elle était Américaine, ils étaient revenus ensemble d'Asie.

— Où est-elle?

— Je ne sais pas. Quand je suis tombé on ne l'a pas trouvée. Je ne l'ai pas revue. J'ai demandé à tout le monde, personne ne m'a rien dit : on la croyait partie avec moi. Nous devions rentrer ensemble à Paris. Mitia aussi a disparu. Ça m'étonnerait qu'elle soit partie avec lui. C'est tout ce que je sais. Je voudrais voir si mon paquet est toujours là.

— C'est quoi?

— Rien, des trucs... Des choses à elle et moi. Des objets personnels.

Nous marchions vers la cabane, l'herbe s'était redressée, les traces des pneus de la veille étaient effacés.

La cabane sentait la cendre, tapie dans un repli encaissé et

ombreux contre la roche froide du Nord elle n'avait pas gardé de chaleur. Tiyaou fit démarrer le groupe resté en place pour avoir de la lumière.

Ce qu'il m'avait appris de Mitia donnait une résonance sinistre à l'endroit. C'était vraiment dans ma tête; il faut toujours que je me raconte des histoires qui font peur. Bien sûr, avec le datura et ces galeries qui s'enfonçaient sous la colline...

Nous sommes passés dans la partie minérale. Muni d'une lampe, Tiyaou a grimpé l'escalier qui mène à la chambre haute et il a soigneusement inspecté l'endroit puis il est redescendu à reculons en éclairant chaque marche. Une fois en bas il s'est mis à réfléchir, tourné vers la galerie qui se partageait un peu plus loin.

— Si ça se trouve il est toujours là-bas.

Cela lui semblait indifférent à envisager — une visite. Pas mon avis. Le boyau était sombre et glacé j'hésitais à m'y engager. D'autre part je ne tenais pas à rester seule dans la cabane à attendre Tiyaou. J'espérais que j'avais mal compris, qu'il n'avait pas décidé d'y aller. Mais il a soudain dirigé la lumière de ce côté et s'est mis en marche sans s'occuper de moi. J'ai suivi.

Ce n'est rien de pire que d'aller à une fête dans une champignonnière me disais-je.

Mais là il n'y avait pas de musique pour nous guider. Ni, de distance en distance, les petites flammes dans les vieilles canettes de coca-cola dont l'extinction annonce l'asphyxie.

— C'est loin?

— Non pas dans mon souvenir. Attention aux flaques.

Parfois les parois suintaient. Au début j'ai vu en passant des dessins. Ils étaient bleus cela ressemblait à des entrelacs géométriques je n'ai pas demandé la lumière pour les regarder de plus près. Je ne me sentais pas la curiosité d'un touriste. Nous ne nous sommes pas enfoncés profondément en vérité. Il y avait un peu plus loin quelque chose qui accrocha la lumière au sol. Je pensais que nous avions trouvé le paquet. Tiyaou a marqué un arrêt puis il s'est approché plus lentement.

Tout de suite on a vu ce que c'était. Des os. Des lambeaux de vêtements, un crâne détaché où restaient encore des mèches de cheveux noirs, ayant perdu sa mâchoire. Un vêtement rouge avec un bout de col et les restes d'un blue-jean. J'ai vu, posés au sol les os dispersés d'une main et une chaussure à haut talon, rouge. Annie. Tiyaou s'est arraché à la contemplation et sans parler nous avons fait demi-tour.

Au bout de longues minutes alors que nous marchions vers la maison :

— Et maintenant dis-je tu vas rechercher Mitia ?

— Non.

Je sais qu'il est revenu plus tard dans la grotte. Je ne sais pas s'il a trouvé son paquet. Sans doute pas. Mais dans son sac, j'en suis sûre, quand nous sommes rentrés à Paris, il a remporté le crâne.

Renate

J'étais allée à une chasse en Sologne, fausse nièce d'un couple d'Allemands qui ne parlaient pas le français et qui avaient été pêchés quelque part en Bavière, dans le cadre d'une association d'entreprises.

Ils fabriquaient de la porcelaine. Je devais les assister partout où ils étaient censés avoir une relation avec l'un ou l'autre des autres invités parlant français. À la chasse, aux apéritifs, aux repas. Ils avaient soixante-dix ans je suppose, ils étaient grands et forts, la nuque de l'homme comptait trois gros plis rose sombre aux rares cheveux hérissés et coupés ras. La femme me plaisait bien, plutôt ses vastes hanches qui oscillaient pesamment à hauteur de mon estomac, ses bras aux chairs lourdes et sa tête toute petite, joues effondrées par-dessus la fuite du menton. Elle portait, autour de son re-

gard si pâle que c'en était émouvant, ses cheveux en carré très court teints en noir et une frange haute. Elle ressemblait à un animal énigmatique comme sont les girafes ou les diplodocus. On n'était pas plus clownesquement convenable, avec son chemisier blanc au col serré, l'ample jupe plissée couleur d'automne, la veste assortie de lainage feutré. Pour le soir le tailleur changeait de couleur, mais guère de coupe. Mais c'est dans l'admiration des traces de sa beauté que je me plongeais malgré moi. Celle-ci avait été grande j'en étais sûre et, j'en étais sûre aussi, totalement négligée. Chair mûrissant et proliférant sous la percale amidonnée, le nylon irritant et les piquants lainages.

Je retrouvais la forme originale de ses yeux sous les plis qui les occultaient, l'ancienne grâce de l'X de ses longues jambes qui comme celles d'un oiseau s'écartaient légèrement à partir des genoux. J'éprouvais une sensation agréable, un peu comme quitter mon corps, à imaginer comment se pose dans le monde l'équilibre d'une si imposante masse, si haut perchée. J'imaginai le balancier de ses jeunes bras fermes, longs, rondeur parfaite, les épaules droites, le cou pas encore informe incliné. La rigide vigueur de sa jeunesse que rendait oscillante sa timidité et que contredisait l'égarément de son regard.

Nous étions chez un fabricant d'armes : les établissements allemands avaient inventé un viseur de porcelaine dont un des fusils de la nouvelle collection était équipé et ils étaient en train de mettre au point un matériau tellement résistant qu'il pourrait constituer au moins en partie la bascule, ce qui apparemment n'était pas approuvé par tout le monde et en faisait même ouvertement ricaner quelques-uns.

Ils parlaient en fait très bien le français; bien mieux que moi l'allemand mais se méfiaient de la raillerie. Ils avaient choisi d'espionner directement les conversations et, en leur présence en effet, on ne se gênait pas à condition que je sois absente. Pour achever de noyer le poisson, sembler moins étrangers, ils s'étaient inventé une famille française et moi, cette nièce qui ne leur ressemblait pas.

Tout le matin du premier jour nous sommes restés dans le vent humide à parcourir la lisière de la forêt avec les autres pendant que le garde-chasse et ses aides lâchaient des animaux de saison effarés qui avaient attendu leur tour dans des cages dissimulées dans les fourrés.

Certains y passaient aussitôt, pas toujours tués par celui que l'on félicitait et pour qui la proie nettoyée et parée était réservée. Renate s'ennuyait moi aussi; son mari y trouvait plus d'intérêt, à peine. Surtout il guettait les conversations quand il s'était éloigné de nous. Je le voyais s'amuser, faisant l'idiot. Il tirait mal. On lui attribua deux proies que le fils du garde-chasse avait tuées, on le félicita pour la justesse de son oeil, il prêtait attention à ce qui en fait se disait.

Vers dix heures et demie Renate eut la bonne idée de se « tordre la cheville ». Je l'ai raccompagnée dans sa chambre. Elle tira une bouteille de genièvre de sa valise, s'en accorda une bonne rasade, m'en offrit, mais je refusai. Elle voulut ensuite se remettre à dormir jusqu'au déjeuner. Ça m'allait très bien; j'en fis autant.

L'après-midi fut également fastidieuse. Nous sommes allées en ville avec la femme d'un jeune collaborateur de notre hôte et celle que ce dernier faisait — au grand dam de Renate qui

jugeait cela grossier à son endroit — passer pour sa fille, en l'absence de sa femme « restée à Paris ». Les deux jeunes femmes étaient couvertes d'or vrai ou faux, de vêtements au prix ostentatoire. Pour moi, elles venaient directement d'une voiture sillonnant le quartier de La Madeleine.

Le soir Ernst déclina l'invitation à une petite soirée entre hommes. Il semblait pris d'agaçantes, convaincantes, quintes de toux et demanda que tous trois eussions notre dîner servi dans nos chambres. À l'occasion de ce dîner me fut proposée une augmentation substantielle de ma rémunération pour quoi j'acceptai de servir le repas.

Alors Renate se déshabilla je l'aidais à serrer autour de son corps où par endroits elles s'enfonçaient totalement pour y disparaître, de vieilles sangles de rude cuir.

À partir de là elle ne releva pas les yeux et n'émit plus un son. Sur les genoux et sur les mains, elle devint la table. Sa tête tombait en avant et, d'un certain angle, je voyais son visage dont la peau s'écroulait vers le bas modifiant horriblement ses traits. Je fis de mon mieux l'office rigide et un peu brutal que l'on me demanda. L'immobilité marbrait la peau de ses bras et de ses jambes, qui violaçait, elle avait la chair de poule. Parfois elle relevait la tête pour reposer les vertèbres distendues de sa nuque. Les muscles alors ne tenaient pas le coup longtemps le crâne retombait. Ernst mangeait lentement prenant son temps le regard dans le vide.

Lorsque ce fut fini je la conduisis vers un bain chaud posai un peignoir à portée de sa main et gagnai ma chambre contiguë. De chez eux s'éleva en sourdine de la musique de Chopin.

« Wo ist Renate ? » marmonnait Ernst pendant la séance de tir du lendemain matin ; je partis aux nouvelles. Personne au début ne put répondre à ma question : « Avez-vous vu ma tante ? » Puis la femme qui cuisinait me dit que Sébastien l'avait conduite dans le chenil pour qu'elle vît les chiots qui avaient dix-huit jours.

Je me suis approchée doucement cela puait le chien crotté et suant.

Renate était là assise par terre appuyée à la poutre qui supportait le toit d'une mangeoire. Elle était sale, mouillée, boueuse, maculée, relâchée. Une chienne se vautrait délicieusement en travers de ses jambes, grognant parfois pour s'acquitter d'un devoir de chien. La femme d'une main lui gratouillait vaguement le crâne entre les oreilles. Dans la boue près de sa hanche était sa bouteille vidée de l'eau-de-vie, un petit chien dans son giron mordillait rageusement son doigt bagué. Le doigt en crochet résistait pour le plaisir de l'animal qui poussait des jappements excités. Les yeux bleus, abrutis, cernés de maquillage, étaient posés sur le mouvement que donnait le vent au faite des arbres, les dents pointues de l'animal lui arrachaient parfois un léger cri de surprise et l'amorce d'un sourire hébété.

Je l'ai regardée un moment puis m'aperçus qu'elle avait mollement noté ma présence. Je l'ai ramenée vers la maison. Pour donner un peu de réalité à l'empressement feint qui nous accueillit je dis : « Ma tante a fait une chute dans la basse-cour. » Basse-cour n'était pas pour leur faire plaisir j'espérais amuser « ma tante ».

La journée du lendemain fut tout aussi ennuyeusement réglée au-dehors. Renate la passa dans sa chambre à se remettre de sa « chute », elle avait la migraine et je la soupçonnais d'exagérer ses accès de vomissement. Nous entendions les coups de feu au loin. La femme de la cuisine restait à son chevet car elle craignait pour son ménage, le tapis, le tissu des fauteuils, et courait avec sa bassine dès que s'amorçait la moindre ébauche d'un spasme.

L'Allemande, au moment de partir, insista pour acheter « le petit coquin qui l'avait jetée par terre » traduisis-je. L'on se récria, il était trop jeune paraît-il, mais la politesse exigeait qu'on le lui offrît, quoique à visible regret.

Le lendemain, un taxi vint nous prendre pour nous ramener à Paris. Renate se trouvait entre nous, un panier d'osier couinait sur ses genoux. Le chauffeur fut long à convaincre d'accepter « Petit Français » à bord. Nous attendîmes patiemment sans nous mêler de la discussion. Notre hôte eut à rallonger sur la facture.

Ils me déposèrent.

« Merci petite-nièce me dit Renate en excellent français devant le chauffeur tu sais, je crois que nous nous passerons du marché français, nous avons cela tout aussi bien en Bavière. »

Elle se tourna vers son mari : « Il n'y a que la basse-cour qui soit intéressante chez ces gens. »

La tortue de la forêt noire

Nous venions de marcher des kilomètres dans le noir et le bleu au-dessus. Devant nous c'était encore le noir à perte de vue, et le bleu uniforme du ciel. Il n'y avait pas d'autre couleur. De même le silence n'était rompu que par le bruit du vent. Bleu et vent.

Sur une vingtaine de kilomètres la forêt détruite dressait les fûts de ses vieux arbres calcinés, plus rien n'y vivait. La cendre courait au ras de la route, traînée dans les courants d'air.

Nous avions souhaité passer le mois à marcher nous marchions et à vrai dire, il faisait tellement chaud, nous ne manquions pas une occasion de monter en voiture. Nos sacs maintenant presque vides — le contenu s'en était dispersé au cours des jours — pesaient encore trop lourd à nos épau-

les sous la toile nous sentions la sueur couler au long du dos. Je n'avais plus dans le mien qu'une paire de chaussures vertes à talons très hauts massacrées et un foulard pour changer celui qui ceignait ma poitrine.

J'avais trouvé dans la cendre épaisse des bas-côtés la carapace d'une tortue d'où jaillissaient très blancs les os des pattes et de la tête. Je ne l'ai pas mise dans mon sac : trop lourd.

Dans le silence inquiétant nous affectons la gaieté et nous nous racontions à très haute voix des histoires. Quand nous ne parlions plus nous goûtions craintivement l'intensité de ce qui nous environnait.

Une voiture passa, s'arrêta. Mon ami est monté près du chauffeur. Depuis l'arrière par-dessus le dossier j'écoutais l'homme qui conduisait nous expliquer sa méthode pour passer les vitesses, freiner etc. Je suivais le jeu de ses doigts sur la multitude de petits leviers rayonnants placés autour de l'axe du volant. Il était sanglé, posé sur son siège et n'avait plus de corps au-dessous de l'articulation des hanches. Il racontait sa traversée de la baie, à la nage, chaque matin à la force de ses bras longs et musculeux qu'il exhibait. Il semblait très fanfaron.

Près de moi était sa chaise repliable que mon ami avait, pour s'installer, retirée du siège avant. Il conduisait vite; nous avons laissé la forêt hérissée sinistre derrière nous et bientôt le paysage desséché est redevenu tel que partout ailleurs, des rochers et la terre pelée.

Nous avons traversé deux hameaux — deux ou trois bâtisses bordant la route — il nous laissa à la sortie du second. Nous

marchâmes encore deux heures avant d'atteindre la maison.

Dans cette maison vivait une chatte, arrivée jeune sauvage du maquis et qui s'était fixée là. Elle se nourrissait en partie de sa chasse, tenait son territoire sans faiblesse, avait un joyeux caractère, et aimait beaucoup jouer.

Assise sur les marches de pierre derrière la maison je vis près de moi un lézard immobile. Deux autres petits et minces comme de la ficelle fuirent en dessinant de rapides hachures au soleil mais celui-là restait sans bouger. Il était plus gros que les précédents ne semblait pas blessé et rien ne lui manquait ni de ses pattes ni de sa queue. Il n'eut quand je posai le doigt dessus en une légère caresse pour le tester qu'un léger recul effarouché.

Je me souvins que j'avais vu la chatte au même endroit quelques heures plus tôt qui semblait très occupée à guetter et tentait à petits coups de passer sa patte dans une faille entre deux marches. Je poussai le lézard vers un endroit caillouteux, il me paraissait urgent qu'il se trouvât un abri.

Le lendemain matin j'ai failli marcher dessus en sortant de ma chambre. Il était dans le même état subjugué, pétrifié de terreur, pensai-je, sur le carrelage où la chatte l'avait laissé certainement après s'en être distraite une partie de la nuit. Elle savait toujours où le retrouver aurait-on dit, il ne tentait même plus de fuir. La peur avait eu raison de lui.

Je le pris dans ma main où il s'agita mollement et j'ai quitté le jardin pour le déposer dans les herbes hautes au long d'un vieux mur, à plusieurs centaines de mètres de la maison. Mais je n'avais pas l'impression que cela lui serait vraiment utile.

La forme extra de notre oubli

Grossie du flot de la mer la rivière montait sur les terrasses successives et jusqu'à la plus haute où elle trouvait sa limite, sous la petite barrière blanche qui interdisait aux enfants l'approche des marches glissantes.

La barrière marquait l'endroit où le pré cédait la place au marbre lisse maintenant immergé, un alignement de larges vasques blanches laissait pendre de longues feuilles roussies désordonnées qui formaient des amas au ras de l'eau peu profonde. Un crabe rosé gigantesque, plus large encore que les vasques, se tenait immobile entre deux, dressé, ses pinces plus longues qu'un bras, ses pattes cerclées irrégulièrement de noir.

Le regard suivait la ligne qui s'imposait : statique aussi, un petit animal rond et douillet dans son poil roux et blanc se tenait les pattes raides, en face du crabe. Deux yeux comme

des gouffres plats, luisants et fixes.

Une pince se détendit. Un couteau affûté : la chair de l'épau-
le menue s'ouvrit en fleur, les deux lèvres recourbées, sans
saigner. L'animal n'esquissa pas un mouvement à peine un
frisson. Tendu et plongé en lui-même, le rêve terrible.

Le crabe sans se presser en fit le tour. Une fois sur l'arrière il
lança ses pinces en avant de part et d'autre de la tête, sai-
sit la bête. Les mâchoires de la pince brisèrent l'os crânien
des deux côtés, se retirèrent. Les plaies demeurèrent un
moment dans cet état suspendu où rien ne se passe, où le
changement n'a pas encore été saisi.

Le petit animal soupira à peine et resta sur ses pieds. Soudain
le sang jaillit et déborda, rouge.

Une rive noire

Je suis sur une rive noire ; ma vue se perd dans ses méandres. Le ciel est obscur et bas, il étouffe la lumière qui se tord sans effet quelque part loin à gauche, vers l'horizon. Elle explose parfois ; elle fait craquer d'un bout à l'autre la lourde carapace qui l'enserme puis se referme pesamment. Il fait chaud. Des incendies déjà se déclarent et j'entends sur la route, engluées et lointaines, des sirènes. Il n'y pas de vent, pourtant de brutales risées agitent le tissu sombre de l'eau. Les lueurs s'y noient désespérément. L'eau se charge de violente électricité, sous la surface instable ses gouffres sont profonds et mortels. Y laisser sa main même ne se peut ; la soudaine décharge d'un caïman d'obscurité vous y guette. Tout est si grand, il faut se blottir et attendre. Ne pas bouger. Le sable se moule à vos formes et recueille le corps tiède, alourdi qui s'endort

dans l'attente.
Bientôt le déchaînement.
Mais cet instant ne cessera jamais.

La dune

D'un côté la houle des dunes et de la forêt, de l'autre l'océan étal et calme qui allait bientôt commencer à monter. Les vagues s'écrasaient mollement sur la plage, que commençait à lisser ainsi que chaque soir un fort vent venu du nord, déserte sinon de loin en loin, espacés souvent de plus d'un kilomètre selon les voies d'accès les abris provisoires de ceux qui, cherchant la solitude sont venus s'offrir aux dernières morsures du soleil dans l'exceptionnelle chaleur la même depuis deux semaines de ce 28 octobre.

Bientôt la dune, où quelques minutes auparavant ils avaient vu courir une biche alarmée au bruit de leur moteur, allongerait son ombre sur la forêt aux sombres cimes plus mouvantes presque que la mer, et les éclats de la lumière solaire se fragmenteraient en rosâtres reflets sur les risées.

Mais pour le moment, lorsqu'elle n'était pas recouverte de végétation, la butée de sable réfléchissait la lumière comme du mica.

Gérald pilotait. Ainsi qu'il aimait, il volait bas, longeant les méandres des crêtes. Distrayant sans cesse de ses notes le regard d'Hervé suivait les traces de pas autour des campements que l'on commençait à replier, la fuite des petits animaux vers l'ombre des buissons épineux versant est, et puis revenait sur la longue ligne écumeuse des éminences sableuses qui menait au loin, à la baie.

La baie. Avant d'y parvenir ils auraient bifurqué vers la terre pour rejoindre leur casernement. La transparence de l'air était telle, les ombres se découpaient avec une si grande précision qu'il lui semblait voir une à une les minces tiges courbées. Les bandes d'oiseaux dérangés s'écartaient de leur route en désordre puis se refermaient, ainsi que le paysage, après qu'ils fussent passés.

Au pied de la dune — le plus chaud de la plage — presque au même endroit où il l'avait vu hier le minuscule rectangle rouge d'un coupe-vent grossissait rapidement : le dormeur était là de nouveau, à l'abri, couché sur le ventre enveloppé du même vaste peignoir que la brise secouait autour de ses chevilles. Aujourd'hui un chien était près de lui, qui se tassa oreilles rejetées au bruit du moteur. C'était un chien au poil hirsute, rude, gris, un bâtard à la vague morphologie de chien loup. Le corps sous le peignoir paraissait menu. Pas plus qu'hier Hervé ne vit s'il était fille ou garçon.

Il ferait mieux de s'intéresser à ses notes : ils avaient demain une troisième session, l'avant-dernière, et il devait en révi-

ser la teneur car les élèves n'étaient pas aussi avancés qu'il l'avait supposé. Ils avaient perdu des heures en explications les deux premiers jours. Il hésitait à demander la rallonge de temps qui s'imposait ne désirant pas être obligé de dormir sur place, ce qui ne manquerait pas si l'instruction se prolongeait. Il pensait au dormeur. Il lui enviait la chaleur du soleil dans le dos le tiède cocon du sable et le seul bruit du vent et des vagues. Ici le vacarme et les soubresauts de l'hélicoptère martelaient la tête.

Quelque chose n'allait pas cependant. Il ne voyait pas quoi mais quelque chose dans le paisible tableau l'avait gêné. Il en gardait une impression d'abandon et de solitude poignante. Ça n'était pas le cas pour les autres plagistes qu'il avait vus à leurs occupations. Sans doute à cause du mystère sous l'éponge épaisse du vêtement, de l'immobilité — pas plus qu'hier l'autre n'avait fait le moindre geste à leur passage — du silence, qu'il imaginait.

Il n'y avait pas de traces pour indiquer qu'il était allé vers la mer ou s'était promené. Ni même les traces qui devraient être la marque du minimum d'activité au moins pour l'installation du pare-vent et l'arrivée sur le lieu choisi. Le vent avait sans doute tout effacé. Le malaise s'accroissait.

— Gérald, tu pourrais te poser sur la dune ?

— Avec ce truc ? Pas facile mais oui si je trouvais un endroit assez plat. C'est fait pour ça, non ?

— Et maintenant là, tu crois que tu pourrais ?

— Pour quoi faire, t'as envie de pisser ?

— Sérieux. Il y a un truc qui cloche. Refais un tour pour voir... reviens un kilomètre ou deux en arrière; quelque chose que je voudrais vérifier.

Cette fois le chien s'échappa en courant vers le sommet de la dune le ventre bas l'arrière-train rentré. Il tenait quelque chose dans la gueule.

Ils se sont posés sans trop de difficultés à la lisière de la forêt dans une zone plate, ont escaladé une raide paroi blanche sableuse, puis sont redescendus vers l'océan sur un sentier qui zigzaguait parmi les épines et les frêles oeilletons roses. Les scarabées noirs couraient devant eux et la petite empreinte en chenille des lézards verts traversait par endroits leur chemin. Le vent cinglait, froid, mais l'on sentait le soleil au travers. Il leur apporta lorsqu'ils abordèrent la plage une odeur qui ne les laissa pas douter. Depuis plusieurs jours sans doute il était mort.

Partout où le vent ne soufflait pas — les moindres recoins et les replis — des vagues d'insectes s'écroulaient et se répandaient dans le sable. De jeunes mouches toutes luisantes s'envolaient, emportées, sans pouvoir résister. Une jambe était dévorée sans doute par le chien et les oiseaux aussi que ce dernier avait dû chasser. Des fourmis noires énormes venues d'on ne sait où.

Aspirine

Il paraît que nous souffrons beaucoup. Mais c'est tout à fait supportable : nous ne sentons rien.

été

Devant le garage dans la descente de pierre Éric le jardinier nettoie les transats au karcher. Le tuyau se décroche, que la pression projette dans le garage. Inondation.

Cela se produit une seconde fois. Lorsque je passe auprès de lui poussant mon vélo, il me met en garde. Tout ruisselle autour de lui et, d'abord indécis au sujet de ma réaction, il s'amuse ouvertement maintenant. Il fait extrêmement chaud, c'est agréable, il a un balai à la main.

La mer est sombre et profonde. Elle roule comme une menace. L'horizon se barre de noir. Plusieurs fois je contourne des passereaux écrasés sur la route. L'air s'assombrit; la forêt fixe et silencieuse, en attente. Presque devant ma roue le zigzag d'un serpent mince et court.

Lorsque j'approche des maisons, devant le mur blanc de

l'école de danse classique, un vieillard s'effondre soutenu par un couple affolé. Son corps est mou et lourd. Il se détend soudain absolument et glisse de leurs mains. Il n'y a pas d'ombre. Je viens de me baigner mes cheveux sont mouillés encore. La chaleur a chassé tout le monde, et l'heure de midi, sur le parking d'un établissement scolaire je reste un peu, à l'ombre, dans la brise qui ne rafraîchit pas. Je rentrerai tout à l'heure pour ne ressortir que le soir.

Des écureuils avaient laissé un peu plus loin le sol jonché de pignes sauvagement décortiquées.

Soudain le vacarme d'une procession de camions et d'engins; ils entrèrent et se distribuèrent au hasard. Hurllements des moteurs rires et cris des ouvriers qui sautent au sol sans attendre. Vêtus de rigides pantalons jaunes et rouges réfléchissants ils ont le torse nu et brûlé. Ils se mirent à se poursuivre se bousculer en plaisantant je les ai regardés un moment. Fumées et poussière puanteur des gaz. Je m'en suis allée. Des travaux se mettaient en place sur la route vers la mer, le ciel était noir. Il tonna à l'horizon.

Je trouvai en rentrant un oiseau beige assez gros, malade, près du portail. ébouriffé, tassé sur lui-même, il me suivait d'un oeil, sans que cela semblât l'intéresser vraiment. Je mis de l'eau près de lui et le laissai.

Ce soir-là j'étais à une table à contempler les légumes grillés dans mon assiette devant la promenade de la mer sous le casino. La nuit commençait à tomber le ciel rouge violaçait. La mer qui avait été très haute se retirait en désordre. Il y avait encore des baigneurs dans l'écume malgré le vent et sur la plage traînaient encore des groupes qui s'étaient rhabillés.

Une fillette s'entraînait à faire la roue, à l'horizon le petit arc luisant s'enfonçait à vue d'oeil dans l'océan, la lumière persisterait encore un peu.

Au début de la nuit je suis allongée dans un coin du jardin. Je regarde le ciel trop clair et chargé. Tout est fixe. Quelque part un feu d'artifice imite l'orage. Les brutales lueurs comme à chaque fois la mort.

Il y a un immeuble assez loin dont je vois les fenêtres. Lueurs mouvantes à l'une d'elles; un feu. Non. Derrière un ventilateur, ondule la lumière d'un plafonnier compliqué. Certainement.

Mais au bout d'un moment ce sont les sirènes; d'aussi loin il me semble parviennent des cris. Il y a des flammes très hautes maintenant.

Puis se lève le vent apportant l'odeur.

L'hiver doux

Biarritz salon de thé Dodin sur la promenade de la grande
plage section non fumeur, le dimanche 19 janvier 2003 à 12h
30 en regardant la mer grise. Il pleut.

La corde

Avions-nous déjà longé ce chemin boueux, étroit au-dessus de ce cours d'eau encaissé et sombre ?

Le feuillage touffu, humide, obscur, étouffant, et la voie glissante et collante. Nous marchons vite, j'avais pris la tête poussée par la crainte, le dos serré, menant le train. Mon ami est derrière moi, je sais que jamais il ne fuit, il n'accepte pas de sentir la peur, il adoptera au contraire une allure flegmatique et tranquille. Mais si devant je marche vite, il ne me laissera pas. Au fond de la crevasse est l'eau nous le savons sans la voir. Nous avançons vers l'amont. En aval derrière nous est la maison qui domine le pont de pierre. Le pont est étroit et bombé, vieux, massif, moussu, érodé. Il joint les deux bords de l'entaille profonde et aiguë, aux pentes raides envahies de hautes herbes, de buissons, d'arbustes, et coupées par l'étroit sentier de part et d'autre. La maison est

de vieilles pierres verdies qui se seraient dissociées sans les plantes qui les retiennent, l'intérieur est comme une grange, un grenier, très anciens, poussiéreux, vieilles planches épaisses, escaliers rudimentaires de même bois; obscures et sans couleur sont les pièces aux fenêtres trop étroites pour vraiment donner du jour ou de l'air. Il y a trois niveaux, on accède au plus bas, un sous-sol, par un escalier d'aluminium sali par le temps et qui fut rétractable, maintenant coincé et obligeant à un saut pour prendre pied sur la terre tassée. De là peut-être d'autres pièces, d'autres couloirs s'enfoncent dans le noir profond, montent et descendent suivant l'épaisseur que permet le terrain, jusqu'à très loin en toutes directions, comme les toiles des araignées qui relient les arbustes au-dehors barrant le chemin.

La première fois que je m'y suis trouvée, je ne me suis pas attardée. L'angoisse me nouait, l'atmosphère entière était fermée, muette, le silence le plus lourd, le plus froid et absolu épaississait l'air, oppressait les tempes.

Les personnes, deux garçons, que j'étais venue voir avaient disparu, l'endroit était parfaitement désert. La seule chose qui semblait en relation avec la vie était, exempt de poussière et de salissure, le bout mal taillé d'une corde très épaisse de couleur claire et d'un aspect neuf qui courait au sol émergeant d'un couloir.

Je tentais une autre visite, mais pas seule, cette fois un ami m'accompagnait. Empruntant l'escalier extérieur nous sommes entrés par le haut et sommes restés un moment sur un palier qui surplombait le rez-de-chaussée. Il avait encore la structure d'une salle de bar ou d'auberge comme on les imagine grossièrement conçues, à la campagne, dans les époques précédant le XXe siècle. Seul un homme était présent, le barman ou jouant à l'être, extrêmement

éméché. Il officiait on ne sait pour qui ou quoi en zigzaguant, titubant et, rendu furieux à chaque obstacle où il se heurtait il se faisait, pestant d'abondance, encore plus mal en essayant de se venger à coups de pied. Alors, son équilibre totalement disparu, il tournait sur lui-même et partait s'effondrer contre une colonne de soutien, sur une table, ou empêtré dans les pieds d'un siège renversé sous son poids. Nous avons vainement essayé d'attirer son attention, espérant lui poser des questions, obtenir quelque chose qui nous aiderait à savoir où trouver les deux garçons. Nous nous décidâmes à descendre vers lui qui buvait la vodka comme de l'eau.

Son verre très provisoirement plein était posé sur un meuble épais. Nous réussîmes enfin à être aperçus en répandant le contenu du verre sur les planches mal jointes. Mauvaise idée. Il devint à demi fou, s'étant saisi d'un lourd siège il se mit à tout en frapper. Des écailles de bois volaient de grosses échardes parfois aiguisées comme des flèches mais le plus affreux, ce fut la maison elle-même qui sembla se dresser, s'enfler, hostile, mauvaise, et nous nous sentîmes en danger. Moi surtout, peureuse qui crains de m'introduire dans les propriétés étrangères et la rapide proie de la panique. Mais je sais que mon ami eut aussi ce même sentiment, mieux dominé certainement. La maison se refermait, se repliait sur elle-même l'air perdait de sa fluidité, il serait, c'était sûr, bientôt infranchissable comme un mur. Je courus vers une issue, le premier couloir puis une porte qui donnait sur une sorte de pré exigü où passait le sentier. Mon ami me suivit, une fois dehors il se retourna pour considérer la bâtisse et fit mine de vouloir s'attarder à la contempler.

— C'est curieux, de quand peut-elle bien dater ?

Je le pressai de partir, pris la tête et enfilai le premier chemin. Pourquoi vers l'amont, la source ? Mais à cela je ne pensais pas, il fallait seulement que la plus grande distance entre elle et nous soit franchie dans le temps le plus court. Très vite se trouver très loin.

Le chemin s'offrait, rectiligne sur la berge, il passait sous le pont. Anxieux de ne pas perdre une seconde, et la chose d'ailleurs apparaissant très malaisée au travers des buissons entremêlés, aucun de nous ne songea à escalader la pente abrupte à cet endroit. Nous avançons, l'eau bientôt cessa d'être visible dans le fouillis des plantes et ce fut bientôt jusqu'à son murmure que nous n'entendîmes plus, l'ouïe prise par le frottement des branches à notre passage et le bruit, rassurant car il me signalait la présence de mon ami toujours dans mon dos me couvrant, de nos pas. Je l'entendis pester à une ou deux reprises car des branches avaient fait ressort après moi, j'en eus honte et cela aida à me rendre un peu de sang-froid. Je balançais mon sac en avant pour écarter les toiles au centre de quoi je vis parfois une grosse araignée, l'une d'elles surtout, au corps énorme très rond, coloré comme une salamandre, vert et jaune vaguement. De plus en plus hauts étaient les buissons, souvent à présent au-dessus de nos têtes. Des rosiers sauvages s'accrochaient à leurs troncs, des fleurs éphémères dont beaucoup étaient tachées de flétrissures et certaines neuves du matin, d'une délicatesse que certainement, j'aurais aimé à d'autres moments m'attarder à admirer.

Le sol commençait à glisser, de plus en plus humide. Depuis quelques instants nous étions comme au fond d'un abîme et la fine ligne du ciel que traçait le faite des arbustes serpentait sur nos têtes, se rétrécissait. Mais nous poursuivions notre course.

Soudain nous avons débouché quelque part : c'était incompréhensible, nous étions alors presque dans l'obscurité, la ligne du ciel s'était dissoute, devant nous tout avait perdu sa couleur, seuls quelques reflets encore, dans la crasse qui le couvrait, sur le métal de l'escalier rétractable et coincé, accrochaient un peu de lumière, l'on pouvait aussi distinguer l'amorce de plusieurs couloirs en étoile. De l'un deux arrivait une silhouette que nous ne pouvions encore identifier.

Nous ne nous y attardons pas, mon ami me saisit aux épaules, me fait faire demi-tour, me dit : « Cours, sortons. »

Nous étions arrivés sans peine physique, pour retourner, le chemin montait et notre allure s'en ressentait, mais nous ne nous préoccupions pas de ce qui était derrière ; j'entendais ses pas qui me suivaient, le froissement des feuilles, je ne me suis pas retournée pour m'assurer qu'il s'agissait toujours de mon ami. Revint lentement la clarté, ombres et lumière, le ciel réapparut, nous quitions l'humidité des bas-fonds. À notre gauche, les herbes et les buissons du talus escarpé qui montait à la route étaient de plus en plus desséchés par le soleil qui depuis des mois tombait dessus l'après-midi. Nous ne glissions plus dans la boue, le sol n'était que poussière. À un endroit, ce que nous guettions : l'amorce d'un passage, étroit et malaisé certes, mais qui coupait tout droit vers le sommet, le salut, l'asphalte. Assurant nos pieds à la base des arbustes, accrochés aux branches dont les épines n'importaient pas, nous avons retrouvé une vieille chaussée pavée, abîmée, dont l'asphalte qui l'avait recouverte n'était plus que lambeaux, et nous avons marché nous éloignant. Mais auparavant, mon ami avait mis le feu à des bouquets assemblés de feuilles sèches, jeté des brindilles qui brûlaient, dans le sec passage où peut-être un feu finirait par prendre. Une assurance sans doute inutile : nous n'avions plus le sentiment d'être suivis.

Avion

La neige craque sous mes pieds. La surface glacée se brise, un petit enfoncement sec et quasi voluptueux puis le sol dur. Dur et noir, si l'on frotte du bout du pied pour le voir. Le ciel était rouge maintenant sur la neige et nous nous apprêtions à retourner à la voiture. Il allait falloir remonter la pente de l'espèce d'entonnoir, je grelottais. Depuis si longtemps que nous piétinions le décevant terrain glacé.

Les équipes des investigateurs étaient reparties, les flocons tombaient de temps à autre, recouvraient, assouplissaient, le déchiqùètement des formes, refaisaient la couleur unie. Il ne restait plus de découverte à faire, tout avait été soigneusement collecté, rangé, dans des sacs de plastique, et étiqueté.

Le métal de l'avion tordu et noirci avait été laissé en place et

commençait à se couvrir de flocons. La fouille des cendres avait cessé, le sol était redevenu blanc, la surface gelée. Les extrémités de l'avion, un Cessna C182, s'étaient séparées du corps quand il s'était effondré au sol. Au centre les arbres avaient été brisés et tout avait fini par brûler. Il n'y subsistait rien que les fûts calcinés et quelques arcades de métal dressées : les parties métalliques lacérées des installations et du tableau de bord, des lambeaux irreconnaissables accrochés. Seul leur volume sauvait les débris de la fonte dans le décor : une clairière aux formes étranges dans une forêt concave.

Au fond de la clairière est la jeune fille à la présence incongrue. Elle piétine. Parfois de sa main froide, dégantée, sur une paroi lisse, fait-elle apparaître du métal peint en blanc maculé de traînées sombres. Cependant elle ne trouve rien pour la convaincre en son profond. Rien qui lui soit une évidence, la preuve de la mort.

L'agent d'assurances qui nous avait conduites avait constaté tout ce qu'il désirait. Ne voulant plus que repartir, il n'osait cependant se montrer impératif, il tournait autour du pot sans obtenir qu'elle y prêtât attention. Il se décida en fin de compte à lui prendre le bras.

— Il est temps — désignant le ciel rougissant — de retourner à la voiture.

Nous nous sommes mis en route. Trois hommes qui étaient restés encore à prendre des mesures nous emboîtèrent le pas.

Il avait garé en arrivant sa vieille SAAB auprès de leur camionnette, à l'entrée élargie d'un chemin que bordait un cours

d'eau tari ou gelé sous la neige. L'habitacle était glacial, nous nous sommes enfoncés dans le dossier de nos sièges, avons attendu en silence que le moteur chauffe un peu et que les trois hommes aient fini leur manoeuvre. Nous sommes lentement redescendus vers la nationale.

Il ne restait plus personne après nous. Plus personne non plus ne passerait par là avant longtemps.

Depuis le siège avant elle se retourna me dit « Je vous remercie ». Je lui souris et éludai d'une brève inclinaison. C'était encore trop, elle me tournait déjà le dos.

Elle me prenait pour une amie de son père — que je n'avais jamais vu — puisqu'elle m'avait trouvée qui l'attendais à l'aéroport. L'accident fut alors presque sûr.

Quand enfin je quittai l'aérodrome elle me demanda mes coordonnées.

Elle appela le lendemain, elle venait de demander à l'assureur de nous accepter dans sa voiture et ne me laissa pas le choix. Il semble qu'elle me trouvait très bien pour l'accompagner là-bas. Comme les choses se présentaient, accepter me paraissait la plus simple façon de sortir de l'histoire sans avoir à manifester un refus ni fournir des explications. Paresse, un peu de curiosité, et mon vieux goût pour la promenade impromptue, je cédaï.

Pendant le chemin du retour je m'assoupissais sans perdre conscience dans la tiédeur de l'habitacle. Parfois un frisson me secouait, persistance du froid de l'après-midi.

Un énorme oiseau brun ébouriffé dans le gel, accroché à un fil de téléphone nous regarda passer malheureux affamé et

attendant quoi? La tenaille gelée de la nuit puis le froid du matin et la frustration horrible de la proie qui se dérobe. Cela pour déboucher sur le retour de la nuit glacée, monde obscur et abruti, impitoyable.

J'eus l'impression que le regard de l'oiseau croisait le mien, et l'intuition d'un gouffre. Oiseaux comme nous que la mort terrifia, auront à l'instant de mourir le sentiment surpris de connaître la paix heureuse pour la première fois, le calme enfin s'étendra sur eux. Irréparable ruine en chaque individu répétée. Tristesse. Trop tard. La pensée aurait pu nous l'apprendre plus tôt tout en aurait été changé.

Que sut-il de moi, cet oiseau, à ce moment, pour aussitôt l'oublier?

La radio jouait en sourdine une chose vulgaire et démodée. Devant ils conversaient mon esprit flottait sur le murmure de leurs voix. J'entendais le léger rire de la fille et ses intonations câlines. Elle était en train d'essayer d'acheter la SAAB.

Froid

Si nous savions tout ce dont nous avons nous-mêmes décidé et avec quelle opiniâtre volonté quoique dans l'inconscience, nous en aurions froid dans le dos. Un froid de glace. La honte et le remords nous foudroieraient dans l'instant.

Biarritz août 08

Anniversaire

Le jour de mon anniversaire je ne me suis pas levée. J'y pensais, je n'en avais vraiment pas envie. Je savais qu'ils préparaient une fête. L'un avait dû en connaître la date et proposer une soirée. Je ne trouvais pas l'occurrence bienvenue, tout dans cette maison était prétexte à festoyer.

J'étais retirée dans une petite pièce à l'écart, certainement une ancienne réserve donnant sur l'arrière qui avait été repeinte sol compris et demeurait nue. On y accédait par des marches brisées que la végétation avait fait éclater, on y jouissait d'une position dominante et c'était assez éloigné pour que l'on n'y entendît rien sinon parfois le vrombissement éloigné d'un moteur sur la route.

Il avait fait très chaud la veille et je n'avais dormi que fort tard. Tard aussi je me réveillai, je n'avais pas le courage d'affronter les mines joyeuses et les commentaires.

Je demeurais ainsi, vacante et nulle, je pensais aux amaryllis : certainement j'étais la proie de la végétation agressive. J'avais acheté quelques jours avant quelques tiges de ces fleurs tout en boutons aux couleurs délicates vert et blanc, pâles à peine rosés. Voici que le lendemain elles commencèrent à s'épanouir et dès le soir dans le vase le plus grand que la maison recélât se pressaient déjà d'énormes fleurs aux pétales épais comme du brocard, aux violentes couleurs rouge et rose et même parfois tigré. Il fallut trouver d'autres vases, nous comptâmes ce qui encore était à s'ouvrir; la pièce bientôt sera envahie. Décidément je ne connaissais rien aux plantes ni aux fleurs. J'évitais cette pièce à présent. Le nom Amaryllis m'avait séduite enfant à l'école dans un poème de Virgile ou Lucrèce ou... j'ai oublié. Je crois me souvenir de quelque chose comme « je dis ton nom, Amaryllis ».

Il y eut quelque chose de léger dans l'atmosphère, mes paupières s'ouvrirent. Une fillette se tenait dans la porte, m'observait. Regard attentif curieux et fermé, le même que celui qu'ont parfois dans les villages, les vieilles immobiles qui vous regardent passer dans la rue. Elle ne changea pas d'expression les yeux droit dans mon visage sans qu'il y eût le moindre échange, que cette froide inquisition. Je lui trouvais exactement la figure qu'elle aura dans 80 ans et c'est alors ce que devint son apparence sans que sa fixité soit altérée, une vieille qui calculait dans le silence. Cela dura quelques instants puis elle se détourna partit en avant, disparut du champ visuel permis par l'embrasure.

Je me suis assise sur les marches sous le ciel qui était pâle, inconsistant, et commençait déjà à brûler. L'air immobile. Mais à droite par-dessus la ligne de l'horizon quelque chose

de sombre s'amassait; comme s'amassait, souterraine, la vie qui avait fait éclater les jointures de la pierre du perron d'où jaillissaient de jeunes pousses qui sans doute n'auraient pas le temps de prospérer. Rien de commun entre elles et moi, leur vivacité m'était étrangère, elles étaient aveugle et brutale volonté.

Comme je ne bougeais pas, le lézard qui avait fui revint se poster au bord de la faille à guetter les insectes qui y vivaient en colonies. Il s'enfuit de nouveau lorsque je me penchai pour voir dans la fente. Je ne vis rien, que l'amorce des tiges, c'était trop noir et trop resserré. La chambre derrière moi était rouge; je ne sais qui avait fait ça, cette peinture.

On frappa, la porte du fond s'ouvrit, encadra Ariel, calme adolescent qui s'inquiétait de moi : le petit-déjeuner était passé depuis longtemps et la maison s'était presque vidée à présent.

Il était un peu trop gras avec un visage en général impassible. Il savait déjà ne rien montrer, pouvait continuer à sourire dans la pire contrariété, et j'avais compris qu'il comptait sur moi en qui il pressentait un autre monde que celui dont il dépendait d'habitude, pour se soulager de l'emprise de sa famille. Mais en vérité il réglait très bien ses affaires sans aide; parfaitement ignorant et inexpérimenté il n'avait cependant plus rien d'enfantin. Comme il était d'un caractère dur et inflexible, il avait compris qu'il ne devait pas manifester ses sentiments, s'efforçait de donner à voir ce qu'on attendait. Sa vie déjà n'était pas simple pensais-je, débordé de curiosité, avide de ce qu'il ne connaissait pas dont il ne soupçonnait pas l'existence ni la nature, dont son imagination faisait une réalité. Obsédé par la force, le pouvoir, sans la moindre expérience de ce qu'il en est exactement. Il voyait autour de lui s'ériger et se renforcer les barrières qu'il brûlait

de franchir, les barrières sacrées, intouchables, trop étroites, de l'univers de ses parents. Ce qui l'attendait lui donnait ma sympathie, moi qui aussi avais eu à faire (et toujours encore) avec la solitude, l'air raréfié, l'affrontement, qu'engendre la volonté d'une position au-dessus du groupe, pour d'autres raisons très différentes, opposées. Mais ma dureté s'était forgée égale en un autre endroit de l'esprit.

Dans sa famille on cultivait la séduction; la leçon lui servait bien, c'était déjà ça, quoique sa version soit un peu caricaturale parfois. Mon parti lui était acquis il l'avait senti, attentif et calculateur, et cela ne devait pas se produire souvent puisqu'il était le méchant. Il occupait la place de celui à briser. Je lui souhaitais de parvenir, contre sa famille que j'aimais cependant; ce qui n'a pu vous tuer vous laisse plus fort.

Il proposa d'aller chercher deux cafés lorsqu'il revint il s'assit près de moi sur les marches, le café était chaud.

— Ils sont partis faire des courses. J'ai pu rester en disant que tu devais m'amener à la piscine.

Et ainsi je dus m'habiller.

Il y a une vieille porte branlante dans le mur envahi de mousse, vers quoi l'on peut descendre traversant ce qui subsiste d'un jardin. Un passage qui ne sert pas beaucoup; c'est par là que nous sommes sortis. Il y avait eu un verger autrefois sur la gauche. On y avait récemment tondu l'herbe, il ne restait pas grand-chose des arbres, mais ce vieux pommier qui n'avait plus de fruits que tordus et véreux. Il étendait ses branches au feuillage aussitôt jauni au-dessus d'un étroit sentier de cailloux qui longeait le mur. Les fruits tombaient parmi les pierres, et certainement aussi durs. Là était la fillette assise par terre qui gratouillait, très concentrée dans les cailloux.

Auprès d'elle un petit chien noir aplati au sol le museau reposé sur les pattes avant, semblant dormir. Dans un rêve le chien gémit, une patte nerveuse agitée, l'enfant releva la tête et posa dessus le même regard qu'elle avait eu pour moi tout à l'heure sur le seuil de la chambre. Le feuillage mettait des ombres sur son visage, en faisait un mufle animal en quoi toutes les plus terribles légendes reprenaient fugitivement vie.

— Et elle c'est qui?

— Elle a dû arriver tout à l'heure répondis-je.

La porte s'ouvrit oscillante, passait devant un large chemin qui, rejoignant la route, longeait le talus en pente et plus bas, au fond, stagnait dans la sécheresse le cours d'une mince rivière sans profondeur où se baignaient autrefois les enfants. De longues herbes vertes s'y balançaient alors dans le courant comme une chevelure. Il y a très longtemps j'y avais vu une grenouille blanche qui flottait. Elle était morte; attaché à sa jambe quelque chose de vivant, noir, de l'épaisseur de mon doigt et à peu près aussi long.

Le garçon marchait près de moi, je voyais sous sa peau le frénétique mouvement de toutes les vies. Et le ciel. L'air noircissait; il n'y avait plus vraiment de lumière, c'était une épaisse phosphorescence jaunâtre qui semblait émaner du sud. Comme par jeu mais de plus en plus fort, le vent commençait à courir au sol d'où montait la poussière. Tout, autour, malmené devint bruyant. Ariel riait, poussé par le vent il courait, puis luttait, se penchait fort en avant pour revenir vers moi.

L'endroit le plus sombre du ciel s'ouvrit soudain sous une fracassante décharge électrique. Nous courûmes jusqu'à la voiture. Quand les premières gouttes s'écrasèrent nous étions dedans.

Devant la porte de la piscine je pris congé d'Ariel, il prétendit n'avoir aucune envie de nager et ainsi nous sommes allés ensemble sur le bord de la mer qui était haute, obscure, agitée. Contre les rochers se brisaient les vagues, nous nous sommes avancés sur la digue. À grand renfort de son sifflet, un maître nageur nous a fait signe de revenir, il s'est assuré que nous faisons demi-tour, est retourné avec les autres dans l'abri. Le ciel était toujours parfaitement noir, il était midi.

Nous n'avions pas grand'chose à nous dire ; le garçon, je le voyais, faisait des efforts mais il ne trouvait rien. Nous sommes restés un moment sous un store qui menaçait de s'arracher, les garçons de café se démenaient pour le retenir la manivelle était bloquée. Ariel voulut les aider mais il se fit rabrouer gentiment. Assurances.

Il resta près de moi, les cheveux et la chemise mouillés, empli d'exaltation rentrée. Plus tard nous sommes entrés dans un grand café surpeuplé et certainement était-ce la première fois qu'il n'était pas dans ce genre d'endroit en enfant. Pour son plaisir je me comportais comme en la compagnie d'un adulte, il conservait cette expression indifférente qui lui était si utile et se tenait très réservé.

Nous sommes allés acheter des chaussettes, il m'offrit les miennes « pour mon anniversaire » ; « ah, oui, c'est vrai. » Nous sommes rentrés par le même chemin, l'arrière.

J'ai soulevé le tapis de ma chambre, tout allait bien. La mai-

son avait été posée en travers de la pente — entaillée sur une bonne surface afin que ce fût plat — qui descendait vers le cours d'eau. Ainsi par l'intérieur fallait-il monter un étage depuis le rez-de-chaussée arrière pour rejoindre le niveau de l'entrée principale. Mais pour la chambre rouge qui était sur le côté, l'escalier du porche la mettait au niveau le plus élevé et je passais toujours par l'extérieur. La terre qui avait été rapportée pour y asseoir la terrasse, le perron, et la chambre ainsi que deux autres pièces qui servaient de réserve, tout cela rajouté plus récemment, s'enfuyait inexorablement suivant la déclivité; une faille au milieu de ma pièce s'élargissait chaque année. Elle courait d'un mur à l'autre, curieusement perpendiculaire à la maison. Le tapis la recouvrait et il avait fallu mener une guerre impitoyable contre les fourmis qui avaient élu domicile au-dessous dans la fissure. Je les surveillais parfois, le temps que j'étais là, mais il semblait que pour l'instant elles se maintinssent raisonnablement.

Je savais que mon projet de mise à l'écart pour la journée était raté bien sûr. Je dormis un peu, pris mon temps. Puis je suis passée à l'avant. En chemin je vis trois enfants dehors, qui jouaient, la petite fille n'y était pas.

En fait la nuit fut très plaisante. Des gens étaient venus que je ne connaissais pas; ils ne savaient rien de moi, ils avaient leurs propres histoires.

La fête avait duré longtemps elle n'était pas finie j'entendais encore du bruit. Il faisait très beau à présent, dans deux ou trois heures il ferait jour je dormis sur la terrasse.

Plus tard, c'était encore nuit, je vis le chien noir assis tourné vers chez moi. Je savais que c'était le même chien qu'au ma-

tin j'avais vu dormir près de la fillette. Mais maintenant il me paraissait très grand et vieux. C'était bien lui cependant; il m'était impossible de douter. Réveillée, je n'avais dormi que quelques minutes, j'étais assise contre le mur face au haut rebord qui bordait ma minuscule terrasse. Il se passa un moment, le chien ne bougeait pas. Je me rallongeai.

Il y eut beaucoup d'effervescence cette nuit-là me semblait-il. Des allées et venues. Vers la gauche un groupe dans lequel je reconnus quelques-uns resta dans l'herbe un long moment à rire en sourdine et fumer des cigarettes. À un moment Ariel passa à quelque distance, assez furtif me semblait-il, il s'en alla tout droit vers la vieille porte qu'il ouvrit doucement et s'y glissa.

Après que les autres se soient dispersés, me frôla, mais je ne bougeais pas, un homme qui sortait tranquillement de ma chambre. C'était un homme vieux qui portait un costume sombre boutonné haut, des manchettes dépassaient aux poignets, ses cheveux gris plaqués, juste assez longs pour être retenus derrière les oreilles. Il descendit lentement l'escalier, il était maigre, son vêtement semblait ne rien contenir, et se dirigea tout droit vers un vieux banc formé de deux pierres longues enfoncées dans le sol avec posée dessus une autre les joignant. Le chien n'était plus là. L'homme s'assit me tournant le dos. Je supposais qu'il avait traversé la maison et qu'il ignorait ma présence. Il finit par se lever et quitta le jardin par la porte que Ariel avait utilisée peu avant.

Et cette nuit je vis de nouveau la fillette, au même endroit sous le pommier, dans la lueur résiduelle d'une lampe du jardin, qui grattait encore les cailloux. Sa chevelure pâle embroussaillée était comme un signal dans la nuit. Elle prit quelque chose dans ses mains en coque et souffla douce-

ment dessus puis ouvrit les mains, attendit le visage penché sous les cheveux. Une légère ombre grise quitta sa paume, s'enroula à son poignet, remonta, disparut dans sa manche. Trois fois elle recommença, trois ombres serpentes dans sa chemise. Prestement elle se releva, quelques légères enjambées, et dans la lumière crépusculaire elle ne fut plus visible.

Je fus intriguée, quand je ne vis plus personne je m'en allai sous l'arbre. Des traces restaient dans les cailloux et parmi elles, brisées, les coquilles grises de petits oeufs, luisantes comme un très fin métal. Je les posai dans ma main et les rapportai dans ma chambre où dans la pénombre, alors qu'elles s'étaient assombries dans la lumière naissante, elles prirent une nuance pâle.

Vers le début de l'après-midi, Ariel n'était pas réapparu il y eut grand émoi dans la maison. Ses parents visitèrent toutes les pièces et les recoins du jardin. L'on commençait à évoquer le cours d'eau lorsque quelqu'un l'aperçut dans la cuisine en train de chauffer du café. Il prétendit s'être levé très tôt et avoir fait une longue promenade. Je n'avais rien dit de la vieille porte dans la nuit.

Les recherches avaient révélé à ma grande surprise sous mon porche un espace creux probable car il y avait la trace ancienne d'un accès qui avait été muré et là, les coups résonnaient. Il faudrait un jour se munir d'outils et de lampes. Je ne sais.

La nuit suivante Ariel refit son escapade de la veille; je le vis vers 3 heures de nouveau se glisser sur le chemin.

Ce fut lui qui me réveilla se ruant dans ma chambre, me pressant de le suivre aussitôt.

— Ils ont trouvé un serpent ! Ils veulent le tuer.

L'animal était très grand, terne, angoissé, bloqué dans un angle du mur. Les garçons excités l'encerclaient jetaient d'assez loin des pierres et trop grosse et trop lourde, enroulée sur elle-même la bête dressait le haut de son corps et balançait la tête lentement d'un côté et d'autre sans aucun moyen de s'enfuir. Une couleuvre de taille peu commune.

— Une fourche ! Il faut une fourche.

— Non, un fusil, mon père en a un.

Parmi ces garçons matinaux je n'en reconnus qu'un, le frère d'Ariel. Les autres venaient des maisons voisines sans doute et je les chassai, les renvoyant chez eux, leur interdisant de tuer n'importe quel animal en ce jardin et d'y revenir s'ils ne trouvaient qu'à être animés de telles intentions.

Quel âge peut avoir un aussi gros serpent ?

Le cercle se rompit les grossières petites brutes s'en allèrent, traînant les pieds et me regardant en dessous. Lorsque je tournai la tête à droite le reptile avait disparu. Ariel me dit qu'il était aussitôt parti en longeant le mur.

— Il doit y avoir un trou par là, derrière le rosier. Soudain il n'était plus là.

— Tu as vu, elle ne tentait même pas de se défendre.

— Elle est trop vieille. Elle est si grosse qu'elle peut à peine se déplacer on dirait... Il y avait mon frère avec eux ; ils sont trop cons. Les serpents sont à l'origine de tout.

— Tu connais les serpents ?

— Non. Mais c'est comme ça.

La maison glisse lentement vers le cours d'eau ; à chaque pluie, à chaque pas certainement s'en va la terre d'en dessous. Les failles commencent à s'ouvrir au jour, l'obscurité rampe au sol. À l'intérieur des murs, les petits mouvements, les vibrations, un frisson qui ne cesse pas, les vies secouent leur torpeur ; rien ne meurt, se succèdent les formes et les assemblages différents. Tout trouve sa place, la perd, en occupe une autre. Souffles dans la matière et dans l'absence de matière où la vie est réfugiée, plus dense et libre. Les parcelles flottent et dérapent jusqu'à être attirées de nouveau dans la courbe d'un mouvement, s'agglutinent à ceci ou cela. Les morts trouvent à être ; il ne faudrait pas croire qu'ils sont ailleurs. Ils poussent et tirent jusqu'à leur satisfaction qui jamais ne survient. Toujours cela résiste.

Des vagues de douce chaleur remontent du sol ; je le sens se courber sous la plante de mes pieds

Dans les grottes maritimes alors que je marche en dessous des voûtes, je les vois s'effondrer, les dalles de ciment au plafond ; c'est ainsi. Dans ma chambre, prête au sommeil, couchée sur le dos, le regard vers le haut, je me surprends à chercher l'endroit où on serait le mieux protégé de l'effondrement.

Et les murs s'ouvrent, la terre glisse, le creux sous la terre cède sous le poids. L'en-dessous se trouve au jour, les failles révèlent leur contenu : toutes les vies qui veulent la mienne sans même savoir en quoi elle consiste sans même l'avoir reconnue, l'ennemie. Choses que le temps comprend en-

semble dans toutes les directions simultanées, le temps sphérique. Effacement de l'événement. Oubli des lignes. Tout existe ensemble ce qui fut est ou sera; car sans consistance sans importance, sans réalité. Dès qu'apparu, disparu. Aucune trace.

Et moi qui attends dans un corps aux vues et sens étriqués et qui se meut de plus en plus durement depuis un début vers une fin, avec mon expérience dupée, sur la voie erronée depuis le départ, je vois la fuite et la mort de tout; avoir voulu être à tout prix et voici que nous sommes.

Les visages se désagrègent; en un moment, à peine au jour ils tombent en poussière. Ce qui est dans les têtes n'a rien à voir avec l'état des choses. La folie présomptueuse rempart contre la folie de la terreur. Il faut rester, déchiré, de part et d'autre dans cette contradiction qui nous prive de tout. Le choix de l'un ou de l'autre est une mutilation l'un est honteux, l'autre est désespéré. Or cette monstruosité n'a pas lieu d'être. Elle est cependant, plus dure et violente dans le cours du temps.

Quelque part, s'éloignant, s'éloignant tout s'engloutit.

Vers moi reviennent les échos. Toutes les vies, le moindre mouvement.

Le soleil brûle et la paralysie me gagne. Loin et profond. L'esprit ne cherche plus à s'égayer.

Quelque chose de lourd commence à gonfler sous la nuque et roule doucement le long de l'os; mon dos est comme s'il voulait vivre en lui pour lui.

Je regagne la pénombre fraîche de l'intérieur. Je ne peux rester dans l'instant, toujours ce que je regarde s'éventre. Dans cet éclatement apparaît sa fin et qu'importe le temps qu'il faudra, ce qui doit être est ce qui est; inaltérable et

définitif. La lumière brûle et dévore, il flotte des volumes sans contour, j'entends le grignotement des vies qui jamais n'ont assez, se répandent comme d'un pot débordant et vainement je tente de trouver où je suis, le point à l'intersection du temps et de l'espace factices. Mais la vérité est que je ne suis pas. Rêvée par moi-même tout au plus. Auto-générée à partir de rien accrochée à un peu de périssable matière et, ajoutée à la honte de ne pas cesser, la honteuse peur de ne plus être.

Il y a des miroirs et cette image est dedans que je connais bien et qui jamais ne sut me convaincre. L'image se corrompt, demeurent les choses assemblées en elle que la hasardeuse attraction a mises ensemble, qui tremblent de lâcher leur prise dans le temps et l'espace inventés.

Les enfants naissent des vieillards, entre les deux le temps est vain; usure et souffrance. Le pire choix a été fait.

Je ne regarde plus autour, je veux partir; il manque la destination.

Ariel m'a dit qu'il quittait ses parents et n'a plus reparu depuis ce jour.

Quelque chose sûrement dissuada de le chercher trop longtemps car bientôt la maison fut vide.

Mais moi je le vis. Dans une autre ville quelques semaines plus tard. Je suis allée au-devant et j'ai dit bonjour. Il s'est arrêté silencieux un moment puis se décida et répondit. Tout droit devant moi il attendait, je ne trouvais quoi dire et certainement ça n'était pas lui qui prendrait l'initiative. Après un temps je demandais s'il allait bien. « Oui. » Et je savais que c'était vrai. Il regardait dans mon visage mais je ne sentais pas ce regard. Aucun échange; comme si face à moi il n'y avait rien. Quelque chose cependant le fantôme

d'un sourire dans son expression. Ou seulement dans ma pensée ?

Alors je vis arriver le vieil homme qui était sorti de ma chambre quelques semaines auparavant. À notre hauteur il passa, Ariel inclina la tête et déboîta doucement pour l'accompagner. Je les suivis des yeux, les perdus presque aussitôt. J'ai rêvé la nuit suivante du vide qui semble être sous le porche de la chambre rouge. Je m'y trouvais : une vaste pièce sans air ni lumière très sèche et limpide. Trois squelettes humains rangés côte à côte. Dans les os du thorax les oeufs au gris pâle luisaient doucement. Passa une vieille femme très blanche les cheveux et la peau, elle tenait des oeufs dans ses mains et le visage penché dessus. Plusieurs fois je la vis, parfois ses mains étaient vides et l'endroit où elle allait, je crois que je tentais de m'en approcher mais chaque fois le rêve était autre chose. Cela en moi était une douloureuse déchirure oppressante panique, puis tout revenait et elle passait les bras aux côtés ; les murs étaient vibrants, j'étais de plus en plus perdue, je voyais à mon bras une plaie, le sang tombait lentement au sol mais je l'oubliais à mesure. Ce qui emplissait tout l'espace était comme une onde sonore, une fréquence insistante et le silence profond à la fois. Puis ce fut de l'eau sur le mur ; je tendis la main et ce fut fini. Je m'étais endormie assise habillée sur le lit, je me sentais plutôt tranquille.

Bien sûr je n'ai jamais regardé sous le porche. Je suis ici encore, j'attends la raison de partir.

Parfois

Je suis agenouillée sur une grève innommable de boue séchée et fendillée que même le flot nauséux de la marée répugne à couvrir à nouveau. Dans le lit rétréci de la rivière les eaux opaques et rapides roulent des ordures. La présence de l'eau est vivante : peut-être des êtres sont-ils tapis dedans peut-être est-ce l'eau elle-même si chargée et parvenue à une sorte de conscience. Vivante et malveillante.

Le jour se lève, c'est le jour le plus sale qui se soit jamais levé sur la terre. Une aurore qui ressemble à de la lumière diluée dans l'égout. Je cherche en vain dans une minuscule flaque résiduelle le reflet du ciel je n'ose pas lever la tête et regarder directement. Tout à l'heure, non plutôt hier, le corbeau noir que j'avais fourré dans un sac de plastique et posé hors de portée des prédateurs sur le toit de ma voiture a voulu s'en-

voler. Son aile brisée s'est détachée dans l'effort alors qu'il avait déjà pris de la hauteur. Elle a tournoyé un moment avec son bout sanglant. L'oiseau s'est effondré plus loin poussant des cris désespérés. J'ai voulu m'éloigner.

Le ciel a l'exacte couleur de la boue.

Troublé

Nous roulions vers cette maison où je refuse de séjourner. Je n'aime pas cette maison, ce piège ostentatoire et criard dans l'impraticable campagne où seul l'oeil est sollicité sans subtilité. Jamais le regard ne se détend. Tout crie tout lui fait signe et ce dont vous semblez passer à côté, on vous le montre. Mais les objets flambant neufs n'y sont pas de mon goût ni l'atmosphère fabriquée. Je n'y dormirai pas.

Il y a aussi l'autre part du jardin... aussi peu attirante à mes yeux; c'est d'ailleurs beaucoup moins confortable et un peu confiné.

Ici le délire est autrement manifesté. Mais vous y serez toujours le dernier ainsi que dans toute l'enceinte d'ailleurs, car ici sont les animaux; nulle part les priorités ne sont tournées vers vous, l'invité. Il faudrait d'abord qu'aucune des bêtes ni

des domestiques n'ait le moindre bobo ou la moindre urgence. Cela peut arriver parfois. Sinon il faut attendre. Il n'y a aucun moyen de s'enfuir ; ou alors à travers la campagne et à pied en se perdant dans le dédale des routes et chemins sans moyen de s'orienter. Car où sont les taxis ? aucun numéro ne m'est donné quand je demande. Je sens que mon impatience est injurieuse et voilà tout. Pas même de vélo pour se défouler quelque peu. Conduire pour l'instant, il n'y faut pas songer, tout le monde vous dissuade, trop dangereux et la moindre faute coûtant cher.

Tout est bien crasseux côté ménagerie : la vie des animaux chiens chats et singes, les viandes et fruits qui pourrissent ensemble tranquillement dans le frigo jamais nettoyé, ou en pleine chaleur sur les rebords des tables et plans de travail de la petite cuisine en plein air. Pas un plat aucune nourriture qu'un animal n'ait flairé et peut-être goûté. Il y a une femme du village qui fait de son mieux mais ce que l'on me dit de la façon de vivre des villageois indique assez qu'elle ne sait pas du tout de quoi il est question et qu'elle n'a pas la moindre idée de l'hygiène qu'occidentaux, nous pratiquons. Elle s'applique à faire ce que l'on lui dit — on ne lui dit d'ailleurs rien — ne sait pas le reste et prépare de tout son coeur des repas très simples et bons.

Je ne viens que pour la soirée c'est bien entendu et sans doute me rafraîchirai-je dans la piscine où parfois coule une cascade.

Mais je me baignai trop tôt, la cascade ne coulait pas encore et l'eau toute la journée au soleil, n'avait pas refroidi. Cependant tout était plaisant. Un homme que je ne connaissais pas arriva. J'entendis depuis l'eau qu'on le menait pour une visite du jardin.

Fut servi, dès qu'arrivé, ce que les invités avaient apporté, gâteaux, amuse-gueules, chips, fruits, cacahuètes et la bière.

À un moment, je ne sais pourquoi, je suis sortie faire un tour sur la petite route — un chemin à peine aux yeux occidentaux — défoncée, de terre en partie, aux profondes ornières et très étroite. La nuit venait de tomber, 6 heures ou un peu plus, le village est petit sans éclairage, je me guidai aux lumières chiches qui émanaient des petites cours closes. Je ne vis personne sinon des chiens tranquilles qui dormaient sur le revêtement que le soleil avait chauffé; assez vite je voulus rentrer. Marcher cependant me donna du bien-être. Des gouttes commencèrent à s'écraser bruyamment sur les feuilles. Aussitôt il y eut un orage très violent et je n'eus plus qu'à ronger mon frein sous un rebord de toit vers quoi j'avais couru. J'avais rejoint une route plus large qui se perdait très vite dans l'obscurité; c'est alors qu'ils apparurent. Un scooter. Ils étaient quatre. Une femme sur le siège arrière se protégeait, et ses enfants, de l'eau, sous le pan arrière relevé du poncho du chauffeur et je ne vis pas leur visage. Les jambes molles du bébé pressé d'un bras sur la poitrine, le garçonnet à cheval entre ses parents l'enserrant, les jambes maigres aux pieds nus de la femme qui avait, certainement pour les protéger de la pluie, rangé ses chaussures dans un sac.

L'homme était casqué, entre ses pieds était posé un carton solidement ficelé. Il était petit aussi et maigre.

L'engin était sans lumière, d'où arrivaient-ils? Je ne le compris pas : soudain ils étaient là et je les voyais clairement sans que cela sous le ciel sombre puisse s'expliquer. Je les vis simplement, il y eut seulement ce sentiment déstabilisé,

comme un vertige, qui leur fit absorber tout l'espace et le temps et puis cela cessa. L'étrangeté ne m'apparut que plus tard.

Ils portaient me sembla-t-il des habits de cérémonie modestes ayant beaucoup servi. Les femmes en coiffure de cérémonie sont dispensées du port du casque mais le poncho rabattu m'empêchait de rien voir de l'arrangement de ses cheveux qui devait être le volumineux chignon pour les upachara. Je les suivis des yeux, le scooter filait droit comme si sous lui n'était pas l'irrégularité abrupte de la petite route.

Je revins et Gudrun aussitôt me jeta un bref regard. Je compris qu'elle, la seule peut-être, avait remarqué mon absence.

Il y avait longtemps qu'elle était sur l'île. J'aimais son physique préraphaélite mais quand sur la route je le lui avais dit, elle ne comprit pas sembla-t-il de quoi je parlais et les noms qui me revinrent ne semblaient pas résonner. Ses cheveux étaient roux et frisés, ceux de devant renvoyés vers la nuque et attachés bas. Une Autrichienne aux yeux clairs et la peau blanche tachetée légèrement d'orangé. Au près d'elle Sensi, son amie pour qui voir elle était venue, rentrait au Danemark le lendemain. Autrefois, Sensi était repartie en conclusion d'une séparation un peu pénible et depuis longtemps elles ne s'étaient vues. Sensi semblait tellement aimer être là, rentrer aussi vite devait être difficile.

Sensi me plaisait beaucoup si tranquille, son joli visage. C'est Gudrun bourrue qui m'avait conduite depuis Séminyak. Le frère de Manfred était aussi dans la voiture avec sa femme. Tous ils se connaissaient depuis leur jeunesse et ils ne se frappaient pas du comportement bougon de la conductrice. Quant à moi à qui rien n'était expliqué, la croyant fâchée et

ne voulant rien risquer d'une rebuffade je me tenais silencieuse à l'arrière, regardais par la fenêtre qui tantôt s'ouvrait ou se fermait, actionnée depuis l'avant pour des raisons que commandaient de vieilles habitudes de conduite à propos de quoi je ne me posai pas de question.

Nous fîmes un crochet pour une course et les deux Hollandais — nationalité indonésienne — disparurent un moment pendant que nous faisons demi-tour. Nous sortîmes de voiture cherchant de l'air. Un de ces chiens gueulards s'en prit à moi encourageant à en faire autant les autres qui n'y avaient pas pensé tous seuls et s'en donnaient maintenant à coeur joie. Fatiguée des chiens tellement couards prévisibles et stupides — un bon chien est un chien mort. Leur maîtresse une paysanne sérieuse et courte sortit de sa maison pour les gronder, je lui souris, j'ai l'habitude des aboiements, moi la caravane, et elle sourit aussi aussitôt.

Gudrun mangeait des gâteaux qu'elle avait achetés sur la route et m'en offrit un. Très bon. Puis un autre que je refusai. Il faut que tu en manges tu es maigre. Nous avons commencé à parler et à rire et je lui dis mon goût pour son physique. Je suis vieille maintenant dit-elle; quelle importance nous le sommes tous et moi aussi cela n'a rien à voir etc.

À partir de là je lui manifestai, car elle m'avait séduite, de petites attentions dès que j'en avais l'occasion discrète puis j'oubliais un peu.

Tout de suite en arrivant j'étais partie vers la cabane javanaise — tout près de la ménagerie — où, car elle était verrouillée à cause de vols récents, je laissai mes affaires dehors sur la table de la cuisine. Un ménage soigneux avait été fait, un store abaissé cachait la cage des singes que l'on n'entendait pas. Cela ainsi semblait vivable même plaisant. Les chiens n'étaient pas là sans doute ils avaient suivi leur

maîtresse, les chats non plus. J'eus honte un instant de tout le mal que j'en avais pensé mais je ne revins pas dessus finalement. J'avais piqué un grappillon du raisin local acide destiné aux singes et que j'aime bien, enfilé mon maillot et j'étais partie me baigner.

Lorsque dans la soirée je revins de ma promenade les rires et les exclamations s'entendaient depuis la courbe du chemin, il y avait aussi mais peu audible, de la musique des années soixante-dix qui jouait en sourdine. La maison javanaise avait été ouverte, des affaires à moi étaient dans une armoire, je pus aller changer ma chemise mouillée.

La cascade coulait à présent, la pluie avait rafraîchi l'air, je cherchais des yeux le spot rouge qui teintait d'écarlate l'eau déferlante. Je vis qu'il ne s'agissait pas d'éclairage; un enfant avait dû faire une mauvaise plaisanterie car sous la cascade la teinte rouge commençait à se répandre. Il y avait quelques lampes ici ou là dans le jardin, je levai les yeux vers le ciel sombre et opaque, m'allongeai sur les planches encore humides.

Je dus m'endormir. La voix de Gudrun teintée d'inquiétude. Mes paupières s'ouvrirent sur Sensi portant un vieux sarong, descendant pour la rejoindre les marches de pierre trop blanche de la terrasse. Un transat entre elles et moi, elles ne me voyaient pas. Gudrun qui s'était tue reculait de quelques pas le regard fixe et agrandi; Sensi s'arrêta près d'elle, toutes deux regardaient vers l'eau bruyante dans mon dos et plus loin face à moi, sous le grand toit de la salle ouverte surélevée les silhouettes des autres qui continuaient à rire boire et bavarder.

Je ne manifestai rien, j'étais bien ainsi. Certainement venais-je de m'assoupir sans m'en être aperçue. Il y avait quelque chose qui bougeait en silence auprès de moi, je pensai une

des grenouilles que l'humidité du trop-plein attirait. Un petit mouvement animal, furtif, tout de nervosité et saccades.

Je vis le serpent. Il glissait parallèlement à moi précis et rapide. Je ne fis pas un mouvement et très vite le perdis de vue.

Cela n'en était pas plus rassurant, j'aurais voulu bondir, rejoindre la terrasse mais incapable de la plus évasive estimation, n'osai faire le moindre geste.

Les deux filles toujours sur place contemplaient toujours la même chose dans mon dos. Je les vis s'approcher et lorsqu'elles abordèrent les planches, je me redressai mais elles ne se tournèrent pas vers moi.

Rien ne se passait, je ne fus attaquée par aucun reptile. Je m'assis sur le transat où je posai aussi les pieds et cela m'apaisa de ne plus être à la merci de ce qui courait sur les planches. Je tentais de percer le mystère du sol mais ici les lumières ponctuant l'obscurité qui les enserme ne répandent aucune clarté, et sous moi était unie la noirceur de l'encre.

Le bruit de l'eau cessa soudain, les rires en semblèrent amplifiés depuis leur boîte lumineuse.

Je me retournai, la cascade coulait toujours sans bruit, et comme les amies je me pétrifiai. L'eau devenue rouge grouillait d'une masse de reptiles; tellement incroyable que l'on ne ressentait même pas de la peur.

Gudrun et Sensi s'approchèrent, s'assirent près de moi. Il ne se passait rien, nous sommes restées là dans ce silence alors que tout à côté étaient les rires que nous n'entendions plus. Comme moi elles relevèrent leurs pieds.

De vives lignes sinueuses et sombres ou parfois brièvement lumineuses, un éclat argenté, filaient vers l'eau, nombreuses. Un groupe inconsistant presque transparent arrivait par

le chemin. Ils ne marchaient pas vite et, la tête penchée, ne parlaient pas. C'était un vieil homme marchant après un couple jeune et tenant deux enfants pas la main. Suivant l'homme et la femme, ils entrèrent dans l'eau, passèrent dessous. La piscine pourtant, je le savais, était sans profondeur. Ce fut ensuite la moto que plus tôt j'avais vue sur la route, passagers et carton ficelé, silencieuse — ah, tout à l'heure aussi elle était silencieuse, dans l'instant je ne l'avais pas noté.

Ce groupe comme le précédent à peine nimbé ou plutôt translucide et que la masse grouillante absorba également.

Il y avait sur les pierres de la chute d'eau des lézards qui filèrent de tous côtés pendant que le bruit reprenait doucement.

Sans échanger aucune parole, mais bien plus tard, nous sommes de concert remontées vers la maison où sous le ciel qui commençait à griser, les lumières avaient décliné, et sans musique. La cuisine avait été rangée. Sensi chauffa de l'eau. Cependant tout redevenait sombre et la pluie commença à s'abattre violemment.

Les deux chambres de part et d'autre du vaste salon de plein air étaient closes rideaux tirés, pas de signe de vie éveillée non plus dans la maison javanaise. Le canapé d'osier qui faisait quelque 4 m servit de lit aux amies, leurs plantes de pied se faisant face. Je posai par terre pour moi les coussins plats des fauteuils, un peu plus loin.

Ils nous trouvèrent là le lendemain. Ceux qui prenaient congé voulaient dire au revoir, on nous avait cherchées et supposé que nous nous promenions dans la campagne car la voiture de Gudrun était là encore.

« En effet c'est bien ça ; la pluie nous a bloquées et nous nous sommes endormies dans un gazebo... »

« Je vois où certainement, vous avez eu de la chance de le trouver dans la nuit. »

Nos yeux se tournaient sans échange vers le transat où (j'en étais sûre et les autres aussi certainement) nous étions restées assises. Il n'avait pas changé de place, des gouttes de pluie éparses reprenaient, rebondissantes elles troublaient la surface de l'eau.

La maison avait été construite sur le haut d'un terrain en pente. Des marches descendaient vers la piscine puis le jardin s'inclinait vers le fond humide où l'on allait rarement.

Longtemps avant sa construction une famille avait habité là, sur ce sol marécageux dont personne ne voulait.

C'était un mois de février quand la rivière qui passait en dessous eut une crue que la maison de bambou fut emportée et les cinq personnes qui dormaient dedans. On retrouva plus loin les corps que l'on incinéra sur le même bûcher au bord de l'eau.

Et ce ne fut pas longtemps après que sur la route la famille en moto mourut aussi à cause d'un chien qui dans la pluie torrentielle traversa sous les roues. L'eau lavait le sang répandu et l'entraînait vers la lumière (la rivière).

On m'a dit que depuis, tous ensemble, les neuf morts habitent là, de l'autre côté du mur dans les buissons sur le bord d'un étroit chemin difficile et envahi.

Troublé 2

Après cette nuit je ne me suis plus sentie seule. Je ne sais pas si cela me plaisait je ne crois pas. Le sentiment d'une présence m'a toujours dérangée je n'aime pas partager mon intimité, la possibilité d'un témoin et même un animal, contraint mes gestes perturbe mes pensées qui alors ne se donnent plus libre cours. Cependant, j'en étais sûre, quelque chose s'était attaché à moi.

Peut-être en fut-il autant pour Gudrun et Sensi; nous n'en dûmes rien. Sensi resta là, faisant son sac, elle prenait l'avion tout à l'heure et Gudrun rentra chez elle mais comme je pouvais profiter de la voiture qui emmenait les enfants à l'école et que les deux hollandindo étaient depuis longtemps partis dans celle d'autres invités, elle ne revint pas.

Le jour se levait sur la campagne il y avait partout beaucoup de monde, gens d'ici très actifs tôt le matin, le trafic déjà in-

tense s'accroissant. Les endroits inondés brillèrent dans la lumière et reflétaient le ciel. Les enfants turbulents d'habitude se rendormaient sur le siège arrière.

Je vis des vaches qui broutaient une prairie marécageuse où elles enfonçaient jusqu'aux genoux suivies d'un oiseau qui ressemblait à un héron mais à la tête rousse comme elles.

Ceux qui gardaient la maison de Gudrun à L étaient bien sûr éveillés depuis longtemps. C'est un endroit qui me plaisait, vaste et confortable hangar simplement rempli de vieux meubles ayant beaucoup servi, peut-être apportés d'Autriche autrefois. L'on me fit du café que je bus dans l'ombre de l'étroite cour pavée où je repris mon vélo.

Le ciel commençait à se refermer les nuages noirs roulaient s'amassaient presque au-dessus des toits bas. Je n'étais pas sûre d'arriver à mon pavillon avant la pluie.

Et bien sûr je n'avais pas sommeil. J'ai suivi des rues au hasard, je connaissais soudain la ville comme jamais, je n'avais même pas à hésiter j'étais comme un vieil habitant qui dirige ses pas sans erreur en pensant à autre chose.

J'empruntai des rues que je n'avais jamais prises, longeant des chantiers inondés et boueux où les ouvriers, qui dormaient sur place, faisaient des allers et retours par des chemins de planche surélevés ou bien prenaient leur repas accroupis devant les précaires abris de bambou et de tôle qui leur servaient de maison pour le moment. Au-dessous d'eux l'eau stagnait jaunâtre luisante emplie de déchets.

Sur la rue creuse elle atteignait parfois le pédalier et alors je devais marcher poussant le vélo ou alors rebrousser chemin ce que, seule, j'aurais fait certainement. Mais seule je ne l'étais pas et la présence n'en avait cure.

Je longeais de profonds fossés envahis d'ordures et de végétation sauvage, des terrains inoccupés retournant à une inextricable jungle de ronces et de buissons qui assaillaient les arbres défonçaient les fragiles palissades. Je passais devant, abandonnée et vaste laissant voir au travers de ses baies brisées ce qui fut le jardin à l'arrière, la maison où je voudrais habiter dans cette ville.

Des femmes promenaient les ingrédients du repas sur leur tête, elles me souriaient, hello ou good morning. Parfois les hauts murs d'une maison riche, le large portail pour le passage des véhicules, clos, et même une fois du verre acéré au sommet de murs.

Après un pont je pris à droite un gang étroit et passai devant des chiens qui exceptionnellement restèrent tranquilles.

Puis une sorte de cour cimentée cernée de mures d'où sortait une femme sans doute centenaire accompagnant deux fillettes qui déjà la dépassaient. Toutes trois étaient vêtues modestement. Les enfants me firent timidement signe en guise de bonjour je leur répondis puis je m'arrêtai et considérai la cour, le linge qui séchait dans un recoin on se demande comment, dans l'air humide et entassé sur un portant trop petit, les vieilles portes de bois noirci tout écaillé, le toit qui semblait sur le point de s'effondrer et les murs attaqués.

Je fus la proie d'une terrible angoisse un chagrin puissant incompréhensible. Je m'assis sur un rebord, entre mes pieds le sol de boue et de graviers, débris, carreaux brisés il y a longtemps, les restes pourrissants des paniers d'offrande aux démons.

Un garçon en scooter s'arrêta je le congédaï gentiment et il n'insista pas.

J'ai un peu marché sur le chemin jusqu'à une baraque peinte en bleu où une jeune fille vendait de petits repas légumes riz poulet... qu'elle confectionnait. Comme nous étions toujours le matin il restait du bubur — bouillie de céréales — et j'en choisis. Celle-là était violette j'en aimais le goût. Je trouvais la fille jolie, maigre, un visage plein et large, ses mains m'impressionnaient, étroites longues magnifiques d'une grâce remarquable. Je tentais de débloquent ce qui au centre de mon corps dispensait ces douloureuses ondes de chagrin mais j'avais même de la peine à parler et la fille intimidée gardait une réserve inquiète.

J'ai repris mon vélo devant la cour toujours déserte. La pluie commença à tomber je ne m'inquiétai pas de m'abriter, je continuai ma route jusqu'au Blue Ocean moins éloigné que je ne l'avais supposé. Là tous s'étaient mis au sec, je ne vis personne.

Je ne me réveillai qu'à la fin du jour qui disparaît ici peu après 18 h. Le bar devant la mer avec ses tables basses et ses divans bleus sur les estrades était très animé comme toujours, j'y suis restée un moment avec mon ordinateur à errer d'un message à l'autre, pas grand'chose. D'ailleurs je rêvassais plutôt. Le soir était serein sur l'océan calme et plat comme jamais.

Les jours qui suivirent je restai souvent assise sur le sable mouillé, gris, à regarder devant moi l'océan souillé et ça n'était pas dans mes penchants de rester ainsi si longtemps immobile l'esprit vidé et sans agitation. Mais un désir très grand et étranger m'utilisait, qui, en moi si vacante et ne tenant à rien particulièrement ne rencontrait pas d'obstacle.

Lorsque je rentrais dans la nuit avancée, je longeais le bar toujours animé et joyeux où j'aimais beaucoup travailler d'habitude.

J'y restais longtemps le matin pour du café ou du thé; j'y relevais mon courrier. Celui que je reçus de Sensi quelques jours plus tard était d'une tristesse qu'elle n'avait jamais montrée.

Lorsqu'il pleuvait, soudain la température tombait et l'on frissonnait presque. Les garçons couraient pour abaisser les coupe-pluie coupe-vent avant que les divans ne soient trempés et le ciel était si bas et si lourd que la mer à 50 mètres ne se voyait plus. Les bourrasques projetaient partout la pluie, l'eau montait, courait en torrent sur la terrasse non abritée que traversaient les courageux obligés de partir, quand tous les autres délaissant les estrades se groupaient aux tables centrales du préau où était installé le bar. Malgré la tiédeur l'atmosphère était sinistre, hivernale.

Sur les écrans occasionnels on voyait des images de villes presque noyées, sur d'autres îles. Des cadavres étaient transportés dans des tissus maculés où l'on ne distinguait pas les traces de boue du tissage original, des objets incongrus flottaient dans les rues devenues rivières. À la campagne l'eau brillait immobile sous le ciel, les paysans réfugiés sur les hauteurs, organisés en campements, attendaient accroupis le regard vague au devant.

Mais dans les villes où les égouts et ordures se mêlaient à tout, les épidémies commençaient à sévir.

Tout le début du jour où je m'en allais fut écrasé de chaleur et dans le pavillon non climatisé, la tête confuse, j'avais de la peine à rassembler mes affaires et boucler mon sac qui ne semblait pas pouvoir les contenir.

Le ciel s'ouvrit soudain alors que dans un divan, ayant réussi à tout déposer à la réception, je m'endormais.

Le chauffeur du taxi vers l'aéroport roulait lentement, distinguait mal la route voilée du rideau frénétique et que dans l'obscurité de l'air, l'étrange vision hivernale, je ne reconnaissais presque pas. Je me demandais si l'avion décollerait. Il décolla. Il était presque vide.

Puis un hôtel à Biarritz une vaste pelouse sans fleur longue et raide. Le salon de l'hôtel est tout en haut de la pente herbue au vert intense, je reste un peu dans un canapé à regarder un homme grand âgé qui considère avec satisfaction sa récente acquisition, une veste de toile au col officier et d'un vermillon violent, puis me dirige vers un endroit aménagé en boxes et tables où je m'assois de nouveau. Un homme grand aux épais cheveux blancs est assis à une table voisine; près de lui une femme jeune menue la peau foncée un peu dissimulée et que je n'aperçois qu'une seconde. Avec eux, deux hommes indonésiens qui parlent littérature dans un français très correct et en font un peu trop, me semblent avoir fait partie du contrat de mariage. L'homme examine satisfait une veste de toile rouge voyante au boutonnage de duffle-coat qu'il vient de déballer, le même modèle exactement que la précédente.

Entendre la conversation me semblait gênant, je suis partie. Se leva en même temps une silhouette de haute stature. Elle me suivit qui redescendais vers la réception auprès de la grille d'entrée, j'en étais sûre sans parvenir à rien en penser de précis.

Mais j'avais mal au bras, il s'était bloqué sous moi qui dormais. Me retournant pour m'étirer, dans l'extrême limite du champ de mon regard, je le vis l'homme indiscernable; la même silhouette, le halo pâle de sa présence un peu en retrait quelques rangées de sièges d'avion plus loin.

Ma montre à l'heure de l'endroit d'où j'étais partie ne me permit pas d'estimer combien de temps encore à voler ; chez moi ce fut comme d'habitude les retours. J'ai dormi.

Il y eut du remue-ménage dans l'entrée et je suis allée à la porte. C'était le milieu de la nuit, j'ai regardé dans l'oeilleton le hall faiblement éclairé, ne vis rien. J'ai ouvert et il était là, blanc et haut, lent, indéchiffrable. Quelque chose le frappa, je ne sais quoi, comme une balle tirée depuis quelque part dans mon dos. Il se plia, propulsé en arrière dans le renfoncement d'une autre porte d'appartement à plusieurs mètres. Monta en moi une indicible terreur quelque chose que jamais je n'avais auparavant éprouvé alors qu'écroulé tassé sur lui-même il se mit absolument blanc, livide des pieds à la tête, à trembler et à battre follement, à l'agonie.

Je ne puis dire s'il se passa beaucoup de temps avant que mon regard ne se posât de nouveau sur le hall désert. C'était encore la nuit, il faisait froid j'étais appuyée au chambranle de la porte demeurée ouverte. Je suis restée un moment à guetter le couloir vide où restait allumée la veilleuse, il ne se passa rien. J'ai fait un pas en arrière et j'ai refermé la porte.

TRAIN

Alignés sans rigueur au bord de la rivière les troncs blancs dénudés débarrassés de leurs branches feuilles et écorce semblaient des cadavres en attente. Ils l'étaient. Il faut que disparaisse le corps pour que l'attente cesse.

Sur le chemin du bar il tira de sa poche entre deux wagons une bouteille plate de whisky en but largement et reprit son chemin. De retour à sa place il posa entamée sur la tablette la bouteille d'eau de San Pellegrino qu'il venait d'acheter.

Paris le 23 août 2003

Sèche-fleur

La tomate était devenue noire, ramollie, affaissée. Un jus sombre en-dessous séchait à mesure qu'il coulait sur l'assiette, traces malsaines au liseré blanc, comme celles que laissent les vagues d'eau salie sur la grève.

Il venait d'ouvrir les fenêtres, le faible courant d'air était brûlant, à peine moins suffocant que l'atmosphère immobile de l'appartement fermé depuis deux semaines.

Dans le frigo le tofu avait moisi; les morceaux s'étaient collés, un champignon rouge et jaune en décomposait la texture, gagnant excentriquement du terrain tandis que le coeur vioçait. Une épaisse couche grisâtre isolait de l'air le jus de fruit dans la bouteille entamée et lançait des filaments aux endroits où le verre avait eu des traînées de sucre. Le pain cependant était intact dans son paquet, et, sur la table près de la tomate, deux pommes rouges et luisantes n'avaient

pas le moins du monde flétri.

L'intérieur était sombre mais au-dehors la lumière d'été brûlait. Il repoussa le vélo qui le gênait.

Avant de le redescendre dans la cour, il sortit de sa poche un sachet de papier qu'il ouvrit : dedans les fleurs avaient séché, elles s'étaient roulées sur elles-mêmes, plus longues que des cigarettes. Blanches, elles avaient pris une teinte bistre. Vague odeur de pétale déshydraté, rien de spécial rien qui rappelât cette odeur tenace de mauvaise herbe qu'avaient eu les larges feuilles découpées de la plante. Il fit une déchirure dans le sachet pour l'aplatir et le déposa, fleurs sèches dessus, près des fruits.

Il ranima l'ordinateur, répondit à quelques messages, rien qui n'aurait pu attendre. Un regard par la fente du volet lui dévoila, blanche et noire, la ville engluée sous la brûlure.

Légèrement sur le côté, une silhouette se tenait debout en plein soleil adossée à un poteau de signalisation, mais l'étroitesse de l'ouverture et la violente luminosité la troublaient au regard. Elle vacillait imprécise, et parfois, la lumière semblait la dévorer entièrement.

C'était étrange, quelqu'un que la chaleur n'incommodait pas. Il renonça à voir mieux ne voulant pas risquer un grincement en repoussant la persienne. La silhouette — homme femme ? restait tranquillement sans un geste.

Plus tard dans son sommeil il monta interminablement un escalier en compagnie d'un homme très haut, entièrement dissimulé dans un vêtement de toile cirée jaune serré par endroits au moyen de courroies jaunes également. Une capu-

che ajustée sans ouverture ne laissait rien voir de son visage ou ses cheveux. L'escalier trouva sa résolution dans un paysage étendu à l'infini; ils grimpèrent alors côte à côte et presque sans parler, la pente raide d'une route qui se courbait largement d'un côté puis de l'autre. Comme si son devoir ou sa fonction l'y obligeait, l'homme exprimait de temps en temps une menace de pure forme mais on ne se sentait pas en danger près de lui, au contraire.

Parvenus au sommet de la plus large ellipse ils contemplèrent un paysage plat en contrebas, tout de buissons et d'arbustes qui dessinaient des labyrinthes et s'en venaient buter contre une large et lisse rivière. Tout au loin, la mer comme un miroir ne se distinguait pas du ciel. Il n'y avait aucune couleur l'homme jaune excepté. Afin qu'il se passât quelque chose il pria ce dernier de mettre ses menaces à exécution; l'autre devint fuyant.

À son réveil l'appartement semblait exigü. Il s'était installé pour dormir la tête entre deux fenêtres dans l'espoir vain que de l'air frais passerait sur son visage. Il se sentait bien et reposé. Sinon l'effort qu'il devait faire pour rouvrir ses paupières qui se rabattaient seules, il ne bougea pas de longtemps. Il lui sembla voir passer près de lui un rat de bonne taille. Un animal paisible et vif, au poil luisant, dru, l'air tranquille qu'ont les animaux à leurs petites affaires. Il regarda plus précisément, il ne vit plus rien.

Il s'assit. L'appartement était vibrant il ne savait mieux l'exprimer. Près de la tomate redevenue ce matin rouge et pleine, les pommes semblaient avoir perdu de leur présence. Sur la pochette de papier les sèches fleurs de datura s'étaient épanouies, elles avaient largement déployé la blancheur délicate de leur corolle carrée. Elles étaient

très volumineuses maintenant, de toute évidence il en manquait plusieurs.

Pas de clarté dedans; ni dehors apparemment. Tout était pourtant très visible jusqu'aux plus petits détails. L'appartement était une bulle légère, et lui aussi qui pour autant, n'avait pas envie de bouger, se sentait léger. Des ombres vaporeuses altéraient l'uniformité des murs, repoussées par le vent qui ensuite les ramenait, les tirait de-ci, de là, assemblait et désassemblait. C'était un phénomène qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Il avait cependant passé de longs moments ainsi, à regarder le vide et remâcher ses pensées.

Il y eut quelque part, il ne savait où, un violent orage. Il l'entendit gronder et tourbillonner sauvagement; le millième d'une seconde, des fulgurances éblouissantes impressionnaient le fond de ses orbites, ce fut soudain le fracas des gouttes qui s'écrasaient, d'abord lourdes et lentes puis accélérant vers la blessante opacité d'un déluge. Pourtant cela n'avait aucune consistance de réalité. D'ailleurs tout restait sec. Il vit pourtant par la fenêtre l'épais rideau de la pluie et son ruissellement, mais elle ne mouillait pas : pas une goutte au dos de la main qu'il posa sur le rebord dégoulinant.

Il se décida à sortir. Il croisa dans l'escalier deux personnes qu'il n'avait jamais vues. Elles détournèrent le visage et se gardèrent de saluer. L'une était une très vieille femme aux mouvements accompagnés d'un discret cliquetis. Elle grimpa les marches sans effort et comme une idiote émettait régulièrement un rire bref et bas. Dès qu'elles l'eurent dépassé il n'entendit plus rien. Surpris il se retourna l'escalier était désert et silencieux. Il poursuivit la descente.

La terrasse, les tables, le trottoir, luisaient. Le store s'égouttait encore. C'était une eau de cinéma, juste une fine couche devant ses yeux. Elle ne mouillait rien. Assez convaincante néanmoins pour qu'il s'assît sous l'abri. Il demanda un double café au garçon habituel qui ne perdit pas de temps à faire la conversation. Quelque chose d'étrange cependant : lorsque celui-ci répondit « tout de suite », sa voix et ses lèvres n'étaient pas synchrones. La même bizarrerie touchait tout ce qui produisait du son alentour. Les voitures, par exemple, semblaient d'abord silencieuses puis le moteur se faisait entendre. Il se sentait cassé en deux tirailé plutôt. Sans très bien comprendre comment cela se passait. Il flottait quelque peu sans savoir entre quoi et quoi. Deux oiseaux se battaient plus loin sur le trottoir une araignée monta sur sa main et s'évapora.

Passa une fille qu'il connaissait au moins de vue. Il l'avait déjà rencontrée, il se rappelait son visage. Comme elle était jolie, il lui fit signe de la main. Elle obliqua aussi sec et se dirigea vers lui sans le moindre changement d'expression. Elle avançait droit sans prendre la peine de contourner tables et chaises dont les dossiers et les plateaux la traversaient tout bonnement sans la freiner ou l'altérer.

La fille arrivait sur lui directement sans ralentir ; il en fut de lui comme du reste : elle passa au travers. Il ne sentit rien. Elle portait une mince robe rouge ; cette même robe rouge qu'elle avait, gisant sur le carrelage d'une salle de bains, la première fois qu'il la vit — quelques mois auparavant ? — dans une party.

La party était cauchemardesque et il était impossible d'ap-

procher des toilettes. Ce n'était pas le genre d'ambiance qu'il recherchait à ce moment : surpeuplé et tonitruant. Le dj voulait sûrement voir tout le monde par terre implorant sa grâce. Mais ils étaient tous collés au plafond et ne remarquaient rien. Des filles dansaient en poussant des cris. Le plancher allait sûrement s'effondrer. La chaleur, la fumée coupaient bras et jambes. Il y avait un étroit jardin dans la clôture duquel un trou ouvrait sur le square. Quelques adolescents d'une cité proche s'étant donné le tuyau s'y glissaient et tentaient une fois dans la maison de pourrir l'atmosphère qui à son avis l'était déjà.

Il trouva au premier un escalier étroit non éclairé, il y monta : le second étage moins enfumé, plus calme, une sorte de petit club privé et surtout, il n'y avait pas de hi-fi. La salle de bains en travaux était en état de fonctionner. Une fille dormait là, en chien de fusil sur le tapis. Ses cheveux blonds posés sur le carreau furent ce qu'il vit en premier. La tache rouge de sa robe. Un fil de salive coulait de sa bouche, des mèches poissées de sueur sur sa tempe.

Il prit son épaule et secoua doucement. Elle était grêle sous sa main.

— *Quoi? Oui?*

— *Ça va?*

— *Oui bien sûr pourquoi? Je dors.*

— *Tu as besoin de quelque chose?*

— *Oui dormir.*

— Il faut que j'utilise les toilettes.

— Vas-y je ne regarde pas.

Il avait pissé en évitant de faire du bruit puis il l'avait à nouveau enjambée, elle s'était déjà rendormie. Il s'était assis, en attendant de décider quoi faire ensuite, sur le siège rabattu. Il l'avait regardée un moment. Elle était jolie, une maigre blonde. Dans son sommeil elle bavait encore et une larme avait tracé un sillon gris dans le maquillage. Sa lèvre inférieure alourdie s'était relâchée. L'une de ses paumes était tournée vers le plafond, pâle rosée, et de légères traces mauves. Il l'effleura d'un doigt, la main tressaillit et se ferma dessus. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'elle se retournât sur le dos et le lâchât. Quand sa tête roula de côté il se sentit soudain mal à l'aise. Il essaya de la relever, elle s'y opposait en grognant. Il la tira vers le mur où il l'adossa, elle glissa de côté vers le sol et se remit en chien de fusil.

Dans la chambre en face il y avait du monde encore valide. Ils vinrent à sa suite. « Il faut la faire marcher »... « Il faut la faire vomir »... Quelqu'un appela les pompiers. Il redescendit et quitta la maison. La fille mourut peu après dans l'ambulance.

La voici maintenant qui venait de passer à travers lui et qui avait disparu. Vainement il chercha des yeux la tache rouge dans la pénombre de la salle. Pour la seconde fois elle lui échappait.

Il connut un moment d'inquiétude impuissante. Il se raisonna tenta de se calmer. Il se trouvait dans un drôle d'état. « Juste attendre que cela passe se disait-il ça peut prendre un bon

moment. » Bouffées d'angoisse incontrôlables. Il tâtait la table, son siège, ils étaient solides, ils résistaient à sa matière. À peine ce léger retard dans le son et le nauséeux ressac dans son estomac.

Il était comme un rideau battu par le vent : tantôt dedans, tantôt à l'extérieur. Ou comme quelqu'un qui regarde par une lucarne, le corps et l'ouïe d'un côté, la vue et l'esprit de l'autre. Qu'il se produise un son étrange ou alarmant et aussitôt l'esprit est ramené près du corps.

Impuissant à décider, il errait d'un bord à l'autre du monde coutumier à un autre de la nature duquel il se doutait. Faudra-t-il attendre longtemps pour que cesse le malaise ? Bouger le moins possible et patienter.

Il aurait quand même préféré revoir la fille plutôt que ces reptiles qui rampaient dans l'épaisseur du décor, faisant fi de la résistance des matériaux, ou ce porc gigantesque, décoloré, avançant lentement le nez au sol. Des ombres imprécises flottaient ça et là, figures mêlées où il ne distinguait ni homme ni bête. Il n'oubliait pas que ce spectacle double et changeant, cette superposition translucide était une interprétation, ce à quoi son esprit pouvait accéder. La mort n'est que le produit de l'imagination. L'on a la mort dont on est capable. Seule la mort qui est en notre esprit nous est sensible et nous atteint. Ce qui pourrait arriver de pire serait d'être un mourant lamentable.

Il tendait son énergie à se concentrer sur la fille espérant qu'ainsi elle apparaîtrait. Dans le même temps il se sentait sur le point de comprendre quelque chose de très utile. Mais il

aurait fallu que cessât la bousculade, que se calmât la confusion de ses pensées. Des éclairs, disparus avant d'apporter la lumineuse compréhension, cinglaient dans le désordre obscur de son cerveau. Et il était toujours trop tard.

Il se sentait anéanti. Il ne voulait plus bouger. L'endroit où il se trouvait, en filigrane lui paraissait surpeuplé : des ombres, des frôlements un flux et un reflux incertains, incernables, le sol même semblait vivre et vibrer. Personne cependant n'était comme lui assis à la terrasse : il pleuvait chez les vivants. Il les voyait se hâtant devant lui. Des pas pressés, une allure vive et joyeuse, orage d'été, voix et rires, et sur la chaussée le flot de métal ordinaire.

Ses doigts dans sa poche se refermèrent sur des pièces de monnaie qu'il posa sur la table. Elles ne passèrent pas au travers. Cela au moins lui disait qu'il n'était pas mort. Son corps était toujours agissant dans le monde dur.

Il n'y a pas de morts. C'est dans les têtes, et seulement là, qu'ils sont à déployer leurs fastes et leurs terreurs pour nous protéger de terreurs plus grandes encore. Rassurante panoplie de l'identité qui ne supporte pas de se perdre.

Une fille en robe rouge et qui n'existe plus. L'on pourrait revêtir des milliers d'autres maigres blondes d'une robe rouge si l'on tient à en retrouver l'image. Hélas, l'identité n'est pas cela, un habit une chevelure. Cela pourtant est primordial pour lui, déterminant, ce rouge et ce blond. Le symbole de cette chose d'elle avec quoi il désire le contact. Le portail qui incite à entrer dans la maison. Ou peut-être espérait-il que les couleurs emblématiques de cette morte en relation si paisible avec la mort le protégeraient, dans ce jeu où, inconséquent, il s'était aventuré. Son sentiment pour elle naissait

dans l'urgence de sa faiblesse et son désarroi, du souvenir qu'il avait de la tranquille familiarité de la fille en train de mourir. Il l'estimait pour cette paix qui émanait d'elle.

Les robes rouges, elles, étaient hystériques. Il y en avait eu soudain des dizaines dans la pénombre, à tourner au vent. Presque insaisissables au regard, une sorte de concentration de particules dans l'air. Des souffles. Il n'était plus dans la rue. L'endroit était si vaste qu'il ne s'en était pas encore aperçu. Quatre longs pans montaient obliquement vers l'infini du ciel et l'obstruaient. Il percevait une obscure pointe aiguë à l'endroit où les murs se joignaient. Une pyramide très grande très haute; de la poussière rougissante qui se teintait dans la lumière brumeuse. La poussière devint sable. Le sable commença à suinter. Il glissait le long des murs, l'espace énorme devint oppressant avec le poids de tout ce sable qui l'enserait, s'écoulait à présent par tous les interstices, la plus petite faille. Liquide, épais, il avançait au sol de larges langues paresseuses et inexorables, il était à la fois la menace et son accomplissement.

Il courut pour sortir. Le sable glissait, fluide, entre les barreaux scellés au sol de grilles qui aéraient sans doute des caves. Une rumeur affolée emplissait le bâtiment. Elle montait de sous ses pieds. Des coups frappaient les barreaux de métal il y avait des mouvements indistincts au-dessous.

Il fut surpris de se retrouver à la terrasse de la brasserie. Il se souvenait de l'avoir quittée après avoir déposé les pièces. Il s'était levé, il avait marché vers chez lui, à gauche. Visiblement il n'avait rien fait de tout ça. Du somnanbulisme... Était-il parti et revenu? La chaise qui le supportait résistait honnêtement

contre son corps, il tâta le bois du dossier, pinçait le bord de la table entre son pouce et son index frappait du doigt recourbé. Il n'y avait pas d'étrangeté. Un peu de liquide noir et froid stagnait dans le fond de la tasse, il le but et le sentit très distinctement couler sur les parois de son estomac.

L'importance soudain fut prise par les portes de la rue. Elles s'agrandirent semblèrent se rapprocher les unes des autres. Des tourbillons opaques d'eau se creusaient en leur centre et, au fond de la liquide spirale, de petits visages s'amusaient. L'un des êtres parvint à s'extirper et déboula sur le trottoir. Vif et minuscule il jetait des regards surpris de tous côtés; abruptement il se mit à courir et disparut, soudainement atomisé. De cet endroit des traînées de feu se répandirent et le trottoir se fendilla. Des cloques gonflèrent sur le mur qui faisait face, tout commença à se décolorer s'effacer. À la place il n'apparaissait rien. Subsistaient les taches de couleur rouge, les feux, un panneau de sens interdit. Bientôt le rouge virait au vert, puis au gris sale. Il traversa pour rejoindre son immeuble un paysage resplendissant sans contours que la lumière dévorait.

Sans doute ne voulait-il pas être seul car quelque chose l'accompagnait, visible ou non, vers quoi il se gardait de diriger ses yeux à quoi il ne prendrait pas le risque de donner une forme. Non qu'il se trouvât une imagination dangereuse. Justement pas. Il préférait ne pas se décevoir.

Il passa l'après midi à rêvasser sur le plancher entre deux ouvertures qui se faisaient vis-à-vis et, lorsqu'il sortit au déclin du jour, il évita les rues importantes où le flot surexcité des voitures évoquait une suffocante coulée de lave. Les murs dont la blancheur avait repoussé le soleil des heures durant s'auréolaient à présent de brûlantes, vibrantes ondes qu'il

voyait rougeoier. Au milieu des ruelles restait une étroite rigole où il prenait soin de demeurer sinuant entre les immeubles, guidé par la sensibilité de ses épaules.

Au sortir de la ruelle il passa par un square et pénétra dans le labyrinthe. Bas, construit en bois pour des enfants, il perdait tout son mystère pour un homme de sa stature. Il suffisait qu'il se haussât légèrement pour voir par-dessus les panneaux. Le sol y était très doux, souple, de ciment caoutchouté. Des feuilles racornies, presque noires, qui s'étaient détachées sous la brûlure du soleil le jonchaient. Elles craquaient en courant au sol avec le vent. Depuis quelques jours qu'on n'arrosait plus les jardins, celui-ci qui n'avait que peu d'arbres, était entièrement jauni. Malgré le soleil oblique, on y aurait vainement cherché une ombre fraîche.

Comme il était fatigué ! Il fit la queue pour entrer dans une piscine qui restait — par mesure spéciale comme l'annonçait un panneau surplombant la caisse — ouverte jusqu'à minuit les mercredis et samedis. Il n'avait aucun souvenir d'une piscine à cet endroit mais il attendrait d'avoir l'esprit moins troublé pour en jurer.

On avait supprimé l'eau chaude. Sur le carrelage glissant les douches répandaient une eau fraîche, rouge dans laquelle il prenait plaisir à traîner ses pieds. Tout ici était rouge sauf les corps blancs qui se pressaient. Il nagea longtemps, l'eau glissait sur sa peau, il regagnait son énergie.

La décomposition avançait plus lentement qu'on aurait pu croire dans cette température. Le cadavre noircissait. Une légère raideur affectait sa posture. La main qui avait tenu l'arme était recroquevillée paume bleuie. Il se tenait debout quand il avait tiré et s'était affaissé sur lui-même. L'arme achetée quelques mois auparavant avait rebondi et glissé un

peu plus loin. De sa tête il ne restait rien de reconnaissable — pas même la couleur de ses cheveux que le sang poissait — elle avait éclaté. Os, sang, cerveau, chair, avaient été projetés partout. Tout en était maculé et cela avait glissé sur les parois verticales laissant des traînées qui séchaient. C'était encore l'odeur fétide du sang dans quoi le corps baignait tout entier, qui dominait.

Comme il revenait de la piscine jouissant de la fraîcheur du bain, il n'avait plus l'impression de peser sur le sol. Le vent très chaud qui s'était levé le poussait sans qu'il parvienne à faire corps et résister. Il sentait du danger dans ce vent : il avait le sentiment d'être dispersable. Le centre de son corps n'était que vide et faiblesse. Il parvint à grand peine à son appartement et s'aperçut qu'il n'avait plus la clé. Ses vêtements ne recélaient rien. Aucun objet. Il avait perdu son sac. Avait-il eu un sac ?

Qu'importe les clefs, il n'y avait pas de porte. Il pouvait entrer. Mais entrer ne voulait rien dire. C'est quelque chose ce qui se disait en certaines circonstances cependant, il n'en saisissait pas le sens — qu'est un dedans ou un dehors ?

Il considéra le cadavre un moment. Son cadavre. — Un moment ? —

Bientôt il commença à se désassembler.

Mourir

— Son cœur bat trop fort et trop vite. On dirait qu'elle va mourir.

— Quel âge a-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Que dit-elle ?

— Elle demande où est sa main.

— Tiens ! Au bout de son bras.

— Au bout de son bras. Tu aimes bien rigoler. Tu as vu son bras ?

— Je ne rigole pas.

— Quand même c'est dommage.

— Ces choses arrivent.

— Oui.

— Tu lui donnes combien ?

— Combien quoi ?

— Son âge

— Ah je croyais... C'est difficile à voir. Normal d'après ses vêtements.

— Normal ça veut dire quoi ?

— Moyen quoi... une femme.

Il y a un groupe et des voix en émanent mais elles ne sont plus à sa portée un vague brouhaha sans signification glissant sur la courbe de son esprit étendu. Depuis la rive qu'elle quitte ils repoussent l'esquif de son rêve, l'esquif au fond de quoi ses membres sans mesure pèsent douloureusement, la tirant vers le bas.

Seules sa résolution et l'immensité — son futur — dans toutes ses dimensions l'occupent. Ce n'est plus « voir » ni « entendre », « toucher », c'est être. Elle éprouve appréhension et inquiétude couchée sur le dos et tranquille. Elle ne bou-

gera pas, ne bougera plus. Quelque chose berce la profondeur, la tient haut. Elle choisit la solitude, non pas le retrait, la cachette, mais l'éloignement radical. Le monde entier est coloré de rosenoir, il a un haut et un bas, elle se tient entre les deux. Tout brille. Quelque chose est caché.

Solitaire

Le taxi stoppe devant le porche de l'hôtel, l'immense inconcevable corps blanc de Solitaire en emplit tout l'arrière. Derrière la vitrine de la salle à manger les étudiants la regardent qui en descend et pénètre dans le hall. Là elle tourne à droite et les rejoint; sa soeur est parmi eux. Elles sont Américaines venues passer des examens.

Solitaire est arrogante son regard ne fuit pas. Elle s'assoit parmi les autres. Au près d'elle une pile d'épaisses petites crêpes à garnir. Un moment passe très ordinaire rien de particulier.

Solitaire s'empare brusquement de l'une des crêpes et en frotte violemment son visage penché vers l'avant des deux mains en hurlant, une sorte de ricanement sarcastique et scandé. La crêpe se déchire contre sa figure elle se saisit d'une autre fait de même et ainsi de suite le ricanement de

plus en plus appuyé. Tout le monde est saisi d'effroi, pétrifié, cloué sur place. Les yeux d'une fille s'emplissent de larmes.

Solitaire en a fini; sans tourner le regard vers la fille elle dit d'un ton froid indifférent :

— Moi aussi j'ai pleuré la première fois.

Les visages se tournent d'un même mouvement dans sa direction et la fille est gênée elle n'avait pas senti couler ses larmes. Confuse elle se lève tourne rapidement le dos et gagne le hall.

Affaiblissement de l'étendue

Il y avait un vide au milieu de son corps un vide flottant vacillant et ses membres affaiblis tentaient en vain d'y puiser, ne serait-ce que l'amorce, la trace d'une force où s'amarrer. Du centre fuyant et délité il n'émanait que les ondes débilitantes d'une faiblesse qui s'accroissait. Ce corps presque sans consistance, quasiment transparent, sans chair, seulement os et peau, coûtait à déplacer tant de peine qu'il semblait enchaîné, et contradictoirement sa légèreté rendait impossible la moindre résistance.

À chaque effort répondait une vague languissante venue du vide de l'estomac et qui dispersait dans une sorte d'anéantissement les maigres parcelles d'énergie relâchées, nébuleuses, déjà insuffisantes. L'air semblait pouvoir la traverser. Elle sourit. Le monde lui appartenait, à commencer par elle-même. La lenteur de ses gestes était un puissant charme,

et, ainsi engourdi, son esprit lui donnait le sentiment d'être plus incisif et plus souple que jamais, ses capacités s'accroissant. Les limites s'estompaient sur quoi elle avait tant épuisé ses forces. Elle fuyait d'elle-même pour infecter le monde. Demain toute la trivialité de la chair et la vie, revenues, elle serait à nouveau habitée par l'angoisse.

Mais pour l'instant tremblante, droite comme une flamme, et vacillante tout autant, prête à tout investir ou à disparaître également, sur une pointe instable d'où elle sentait s'ame- nuiser et s'étendre son esprit, sa matière devenir poreuse, toutes les ondes et vibrations l'imprégnaient dans une compréhension qu'elle ne saurait exprimer et ressentait pourtant sans défaillance.

Sous le ciel

Nous étions sur une position dominante légèrement à droite de l'habitation. Des aménagements avaient été faits depuis la dernière fois. Encore plus à droite sur le côté, la pente avait été creusée à la main sur une bonne part de sa hauteur en longues et étroites terrasses successives, terreuses, bordées de pierres carrées qui retenaient la terre.

Rien de vert encore n'y était apparu et à l'extrémité la plus éloignée de nous de la terrasse du milieu, il y avait un large trou rond juste à hauteur de la surface d'un bassin, comme le débouché d'un tunnel, d'où s'écoulait pacifiée, l'eau qui avait autrefois jailli et cascadé au travers d'un fouillis de buissons et d'arbustes.

Elle remplissait le bassin qui occupait tout l'espace à ce niveau, bordé d'un chemin circulaire de pierres et de boue puis elle s'écoulait en dessous vers d'autres encore, où

elle reposait luisante et sombre emplie de reflets presque immobiles.

Arrivés la veille après un périple fatigant, adossés à un haut rocher qui avait été dressé, nous regardions silencieux et apaisés.

La nuit n'avait pas donné le repos espéré. L'homme restait seul avec ses deux garçons. La femme n'avait pas réapparu depuis deux ou trois semaines, et nous avions dû apprêter nous-mêmes le pavillon qu'ils nous avaient déjà loué deux ans avant, depuis des mois à l'abandon et où les chiens avaient finalement élu domicile, répandre leur odeur, leurs déchets, et empli d'insectes parfois longs comme ma main. Les chats couraient dans la paille du toit toute la nuit chassant les rats, et eux aussi participaient à l'odeur violente que plusieurs heures d'acharnement nettoyeur ne parvinrent pas à faire disparaître tout-à-fait.

Demain ou le jour d'après nous irions en ville acheter tous les répulsifs et déodorants possibles et en attendant, brûlait l'encens et coulait l'eau que remplissaient par seaux sous la douche rudimentaire deux jeunes garçons du village qui ne savaient pas l'anglais ni le français.

Nous avons remis à un jour ou deux les courses en ville.

Il n'y avait pas de lumière mais l'air pourtant était clair et sûrement étaient-ce la terre et la boue qui en absorbaient le superflu.

Je vis soudain une tortue géante à l'entrée du tunnel. Elle glissa à l'eau, nagea vers l'autre bout de la terrasse où elle reprit pied et s'engagea dans un chemin qui pouvait sembler trop étroit car la végétation n'avait pas été combattue à partir de là, et qui serpentait en montant dans notre direction. Ce chemin n'avait pas changé, nous le connaissions. Une

autre, aussi large et lourde suivit immédiatement puis une autre une autre et une autre, deux dizaines au moins. Elles avançaient à la queue-leu-leu, il n'y avait aucun bruit que le froissement des tiges sur leur passage et le léger clapotis dans le bassin.

Nous n'avions pas changé de place à l'amorce d'une courbe plus dégagée et en hauteur, bientôt nous les vîmes déboucher à notre droite. Un animal étrange marchait devant, également recouvert d'une carapace légère mais aux écailles plus petites et plus lisses, fluide et souple une sorte de panthère balançant très bas très lentement sa tête en humant le sol et dont les yeux obliques surveillaient alentour. Nous voyant elle ralentit encore et poursuivit méfiante, le regard fixe sur nous et soudain aiguisé. Mon ami qui se trouvait le premier sur sa route me dissimulait. Elle l'étudiait bougeant à présent avec parcimonie, prête à se détendre. Puis rassurée par son examen la bête se relâcha, passa et me vit. Tout en elle se tendit aussitôt, elle amorça un vague mouvement courbe pour m'apprécier, l'arrière-train bas et les muscles serrés. Je ne pouvais détacher mes yeux, raide sans le moindre geste.

Et puis tout se calma, le mufler se retourna vers le sol, doucement balancé de nouveau, elles passèrent.

Elles se traînaient pesamment, aucune d'elles ne tourna les yeux vers nous. Nous n'avions pas d'existence nous n'étions pas, pas plus que les arbres les cailloux et le reste.

Après un moment nous sommes retournés vers la maison, je ne sais ce qu'éprouvait mon ami mais pour moi, le sentiment d'insécurité qui m'avait submergée commençait à s'effacer, remplacé par une terrible lassitude, un découragement violent. Je posais la main sur le tronc des arbres auprès de quoi sans doute elles étaient passées, effleurais les sommets des

herbes qui caressaient ma paume. Comme nous longions la pente je risquai un regard vers l'eau des terrasses mais elle continuait seulement à luire sans frémir. Tout s'était refermé sans rien livrer, pas le moindre sentiment pas la moindre transmission même instinctive qui amorcerait la compréhension. Je suis paresseuse je renonçai.

Nous allions quitter le chemin et obliquer vers notre pavillon, je regardais mes pieds qui commençaient à se raidir en arrière dans la descente vers le repli rocheux à quoi il s'appuyait. Au-dessus à une centaine de mètres passait la route où notre voiture attendait sous un abri de bambou. Pas en moi la moindre pensée, juste un pas qui suivait l'autre et le dos de mon ami devant. Il se pencha, ramassa un objet, un petit stylo de plastique rose sur quoi était le nom d'un hôtel et qui devait appartenir à l'un des enfants.

Les deux jeunes garçons du village avaient tout rangé en notre absence dans le pavillon, ils restaient devant assis sur les marches en bois noir de la terrasse à rire et attendre, il était clair qu'ils avaient choisi de rester là espérant que nous aurions peut-être besoin d'eux. Ils dormiraient sûrement tout près et guetteraient le moindre signal pour apparaître. Mais nous ne ferons pas attention à eux, il ne faut en rien s'avancer. Nous sommes passés à côté, soudain en discussion animée et sans rien manifester les concernant.

Les chiens ne se sentaient plus chez eux ici, ils avaient déserté, sauf l'un très jeune entre les jambes d'un garçon et qui devait lui appartenir.

Cette nuit-là nous dormîmes très bien et nous nous sommes réveillés tard. La ville en son centre n'avait pas beaucoup changé mais des travaux la cernaient. Les forêts que nous traversions en raccourci il y a deux ans étaient en partie cernées de palissades, on y bâtissait des villas des piscines, de

gigantesques dépotoirs s'installaient au bord de la route, l'annonce d'un énorme complexe hôtelier de grand luxe prochainement du côté de la mer et la percée des nouvelles voies qui y conduiront.

Le quartier des commerces avait été agrandi, les canaux plus ou moins débarrassés des ordures et drainés. Ce fut une après-midi étourdissante dans le bruit, on nous accrochait par le bras on tentait de nous pousser dans des échoppes mais nous allions droit vers le supermarché où l'on trouverait peut-être de quoi finir de s'installer confortablement.

Au matin l'homme avait amené une jeune fille qui pourrait remplacer sa femme disparue auprès de nous, apprendrait ainsi le travail et l'anglais; elle nous accompagnait et se chargeait des courses mais elle était jeune et timide et n'osait chasser les importuns. D'ailleurs c'était quelqu'un de la campagne, elle n'était pas venue souvent jusqu'ici bien qu'il n'y eût que 40 kilomètres et se perdait plus facilement que nous. Elle risquait d'être un peu perturbée par notre régime alimentaire mais bon, elle s'y ferait. Sans doute est-ce moins excitant, sans viande ni poisson ni fromage, mais plus facile. Elle viendrait le matin d'une maison dans les environs, repartirait dans l'après-midi avant la chute du jour et nous avons appris par la suite qu'elle était la soeur aînée des deux garçons qui avaient aidé au ménage le premier jour. Comme nous sommes rentrés un peu tard nous l'avons déposée à pas plus de deux kilomètres de chez nous devant une maison au toit à demi effondré, au bout d'un chemin de terre et cailloux aux ornières et aux trous profonds. Par une brèche dans le mur je voyais une minuscule vieille femme édentée qui riait et faisait signe de la main.

Nous avons pris deux dîners à un étal de campagne en chemin, nous nous sommes installés sur la terrasse, les an-

ti-moustiques craquetaient et lâchaient des étincelles, la fumée nous faisait tousser et nous avions en plus des sprays à portée de la main, nous attendions le dessert pour ouvrir les mangues et le durian.

Ainsi passèrent quelques jours en de longues marches sur les pentes parfois abruptes et alors nous nous accrochions aux branches des arbustes, ou les routes courbes et les chemins qu'avaient tracés les pieds nus. Au bas un peu plus loin nous apercevions la mer dans une échancrure. Nous y sommes allés aussi en voiture. Dans la journée si nous avions faim nous mangions à un étalage ou croisions un marchand ambulancier et tard, nous rentrions dîner rapportant des fruits pour le matin. Parfois nous retrouvions nos escapades d'autres fois nous nous perdions. Bientôt nous retournerions en ville, mais cela nous pressait moins que nous ne l'aurions cru au début.

Tout s'arrêta soudain sans que personne ne l'ait décidé. C'était tôt un matin, il y avait eu des orages dans la nuit, depuis la terrasse nous regardions dégoutter les larges feuilles, discutant d'un moyen de réparer la fuite qui avait inondé le sol devant le lit, s'interrogeant à propos de l'extraordinairement faible fréquence des accidents électriques dans de telles conditions et plaisantant à propos des moustiques cachés sous les feuilles pour se protéger de l'eau et qui attendaient notre passage. Le jour s'était levé une heure avant sur un ciel blanc et uniforme, une atmosphère pesante et calme quelque chose comme une attente, un suspens. Il n'y avait pas de vent, les gouttes tombaient droit lourdes et fragiles. Nous nous préparions à partir, il s'agissait cette fois, nous nous sentions paresseux et cela n'était pas loin, de grimper au long des bassins étagés. À cause de l'eau je craignais les serpents et parlais de penser à marcher frappant fort le sol du pied. Nous serions sans doute rentrés au début de

l'après-midi et nous irions en ville pour changer. Mouillés, les feuillages semblaient phosphorescents, couleurs violentes comme une peinture de carte postale. Mais le ciel devint noir et, sûrement le contraste, cette artificielle lumière prit en force à mesure qu'il s'éteignait.

Le cyclone tomba sur nous brutalement, peut-être d'autres ailleurs étaient prévenus mais nous étions très isolés, l'homme écoutait certes la radio d'habitude, peut-être pas ce jour-là.

Quand le vent commença il y eut comme une panique, je vis un chien entrer chez nous en courant, un fracas on ne sait où, un grondement qui résonnait entre les pentes et plus bas dans la vallée. Cela roulait et s'amplifiait et sans doute était-ce à ce moment que s'effondrait l'autre versant de la colline, abrupt et gorgé d'eau. Nous sommes rentrés aussitôt nous avons couru vers la paroi du fond qui était la roche naturelle où s'appuyait le pavillon. Tout le reste se secouait, battait, s'arrachait, se déchirait. Nous avons descendu les quelques marches où, cherchant la fraîcheur de la terre, la cuisine avait été creusée profitant d'une anfractuosité qui nous sauva. Le chien était là déjà, terrorisé et tremblant au point qu'il était agité de secousses violentes.

Cela se calma et reprit au moins trois fois, nous ne savions plus rien du temps passé, plus rien de nous, plus rien vraiment. Le chien avait rampé contre moi où il se blottissait, je sentais l'odeur de sa peur et je me demandais quelle sorte de maladie il me communiquait. Mais je ne bougeais pas. Le bras de mon ami me serrait contre lui, nous attendions dans le bruit démentiel. Devant nous s'abattit la gauche du pavillon, nous avons les bras repliés sur la tête, elle fut poussée violemment contre ce qui restait debout et se bloqua là, rien ne tomba sur nous et si cela pouvait rester ainsi c'était

comme une protection. Je me demande si nous n'avons pas dormi car soudain, c'était la nuit, nous n'entendîmes plus rien. Plus rien absolument. De temps à autre, espacés, des bruits de chute d'objets, des branches sans doute ou des morceaux des constructions.

— C'est fini? Tu crois?

— Reste là, ne bouge pas.

Le chien qui s'était un peu écarté se grattait follement et léchait ses pattes. Puis il gémit et le ventre au sol il posa sa tête entre ses pattes, les yeux luisants et les oreilles dressées. Il ressemblait à Anubis.

J'essayai de tirer à moi un morceau de tissu qui traînait là, pour nous faire une couverture mais il était accroché quelque part et mon ami me conseilla de ne pas tirer, d'attendre. Et de ne pas sortir. Je ne risquais pas, pas avant le jour. Reviendrait-il d'ailleurs?

L'Aïôn

La terre rit, s'amuse, elle explose de joie, et nous, enfants nous sautons dans les trous en riant tout autant. Ici, les feux, ici la boue, ah, les glissades et le terrain qui fuit. Ah, la montagne s'ouvre, et le feu jusqu'au ciel, torrents de lumière dévalants, elle s'écroule, poussière, fumées, fracas... Jeux de cache-cache, la forêt se sépare en deux, en mille, et se ferme, abattue ; sur les pentes au-dessus bondissent les rochers.

Voici que les bébés sont jetés dans le ciel et que montent dans l'air le feu et l'eau ensemble, libérés par les failles ouvertes, plaies consenties, bouches riantes de la terre depuis son coeur, elles exhalent le rire puissant qui cascade et résonne dans les crevasses, au long des grottes souterraines, secoue la mer en tornades aqueuses. Le feu dans l'eau crépite follement. Que vivent la furie des désastres, la vie, et nous, enfants, cris de joie, à courir vers les ponts effondrés

en nous précipitant dans les gouffres noircis, sous la rouge lumière au couchant, et parmi les fumées, les nuages zébrés, arcs en ciel du sang de la terre.

TABLE DES MATIÈRES

L'ENFANT	7
PAYSAGE AVANT L'HIVER	8
RENATE	22
LA TORTUE DE LA FORÊT NOIRE	28
LA FORME EXTRA DE NOTRE OUBLI	31
UNE RIVE NOIRE	33
LA DUNE	35
ASPIRINE	39
ÉTÉ	40
L'HIVER DOUX	43
LA CORDE	44
AVION	49
FROID	53
ANNIVERSAIRE	54
PARFOIS	68
TROUBLÉ	70
TROUBLÉ 2	79
TRAIN	86
SÈCHE-FLEUR	87
MOURIR	100
SOLITAIRE	103
AFFAIBLISSEMENT DE L'ÉTENDUE	105
SOUS LE CIEL	107
L'AÏÏON	114

L A S S I T U D E É D I T I O N S
C A T A L O G U E G É N É R A L

L E S P R E S S E S D E L A S S I T U D E

G U I L L A U M E C H P A L T I N E

S A T E L L I T E A V E C V U E

B U T I N D E G U E R R E

V I O L A N T E C L A I R E

U N E F I L L E C O U L E

L ' E X T R Ê M E P O I N T E D E L ' Â G E D E F E R

D U R

T E C H N I D O L O R

L E G O Û T D E L A T E N D R E S S E (P D F)

T E R R E V O I L É E

O B S C U R C I S S E M E N T D U V O I L E

C O L L E C T I F

L E C A S M U R D O C K

J O Y B R I N G E R

L ' H O M M E À L A P E A U D E B I T E

F R É D É R I Q U E N I C H T

R O U G E M O R T

COLLECTION LE LIVRE À DEUX PAGES
DIRIGÉE PAR VAUTRÉAMONT

VAUTRÉAMONT	FEUILLETTE
VAUTRÉAMONT	LE LIVRE À DEUX PAGES
JEANNETTE DES ESMONGUIÈRES	LA VIE, LE DOCTEUR, LA MORT
A N O U C H K A	A N O U C H K A
HONORÉ DE FLAUDHAL	LE LYS ROUGE DANS LE NOIR SENTIMENTAL
JEAN MERDE-TOUT-LE-MONDE	LA MOURITURE
YVETTE STENDHAL	N A M O R
G U Y D E D R O I T	G
VAUTRÉAMONT	LE GENRE FÉMINAIN
JEAN BÊTE	BIEN SE NOURRIR POUR BIEN POURRIR
ÈVE-YVONNE RIDET	LES NONHOMMES
HERVÉ LE BEAU DE L'AIR DE SANG-FOUTRE	NOYONS VOIR
ÈVE-YVONNE RIDET	LA M A L A D R E S S E
CHARLES LEMAUVAIS	LES GENS BONS
ERMEUHLINE DE LA HAUTE-GLOIRE VICTOR	LA PENSE-BÊTE
VLAZINE PROGROGROF	VOYAGSKI
EAU DE JAVETTE	PLAZZA EMPORTÉE
VAUTRÉAMONT	GROTEXTE
FLUSH GORDON (LUCKY TOILETS)	D'ARRACHE-PIED
GILBERT MICHELET	T'ES MORT T'AS TORT
ALBERT R. RUBERT	LA VIE DES ROBERT
MARYVONNE LE CROACH	ART DE CHIER
SANDY BEAUTY-CELLY	LE PAIN DE MA MÈRE EST DUR COMME LA PIERRE
NECTAIRE COMTÉ	LA PASSION DU DR BERGZHKCO
TANKA	FER
	AUX ZOUZOUS
LA GRANDE BERGSON	LA QUI S'Y PLINE
JEAN CLOUÉ	BEN MOI JE VOYAIS PAS ÇA COMME ÇA
L A	B I B L E

L E M E D I H O M M E
JOURNAUX, REVUES ET PAMPHLETS

L E Q U É Â T R E (3 6 N U M É R O S)
L E G E O U R N A L (5 N U M É R O S)
L A R E V U E D E S E N T R A R T S (2 N U M É R O S)
L E M I R O I R D U T E M P S (3 N U M É R O S)
L E S C O N D I T I O N S D E L A P O S S I B I L I T É D E L ' E X P É R I E N C E (2 N U M É R O S)
L E M I R O I R P U B L I C (2 N U M É R O S)
L ' H Y D R E (2 N U M É R O S)
L E S P I N C E A U X D E L ' A R T É T E I N T (2 N U M É R O S)
L A S S I T U D E - A C T U A L I T É S (3 N U M É R O S)
M O R T (2 N U M É R O S)
L A C I N É M A T A U T O M A T O Q U É Â T R O G R A P H I E (3 N U M É R O S)
G I G A Z I N E L E G I G A M A G (2 N U M É R O S)
T X T (4 N U M É R O S)

P A R I S - M O C H E , J U S T I C E , L ' É L I X I R D U D R D E S C A R T E S ,
D E B O N M A T I N , A C T U A L I T É S M U R D O C K , V A I N C R E
L A R É I T I T E , S T O P G G B R T H R ! , L ' A I L E D E L A
F O R C E , L E B U T I N D E S P R E S S E S , B L A T T E B D O

L A S S I T U D E P R E S S

J O Y B R I N G E R
T H E M A N W I T H T H E G O L D E N D I C K

LES FILMS DE LASSITUDE

CHODERLOS DE HUIS-CLOS

QUATRE

MICHEL-PAUL COMTE

IL FAUT FAIRE LE MÉNAGE

LETTRE À PHILIPPE

MPC

COMTE CLIPS

COMTE

SÉRIE TÉLÉ: CAM [REEL 141]

GORDON ZOLA

THE MERRY EDGE (DIRECTOR'S COMMENT)

LES DISQUES DE LASSITUDE

FRUSQUIN GRELIN GLINGLIN

FREDON DE LA LIMACE

SONNÉ

PERPLEX BARQUETTES

POPIETTES

WILLIAM MOROSE

DÉCHETS DE SOINS EXTERNES À RISQUES INFECTIEUX MOUS

(L)

MPC

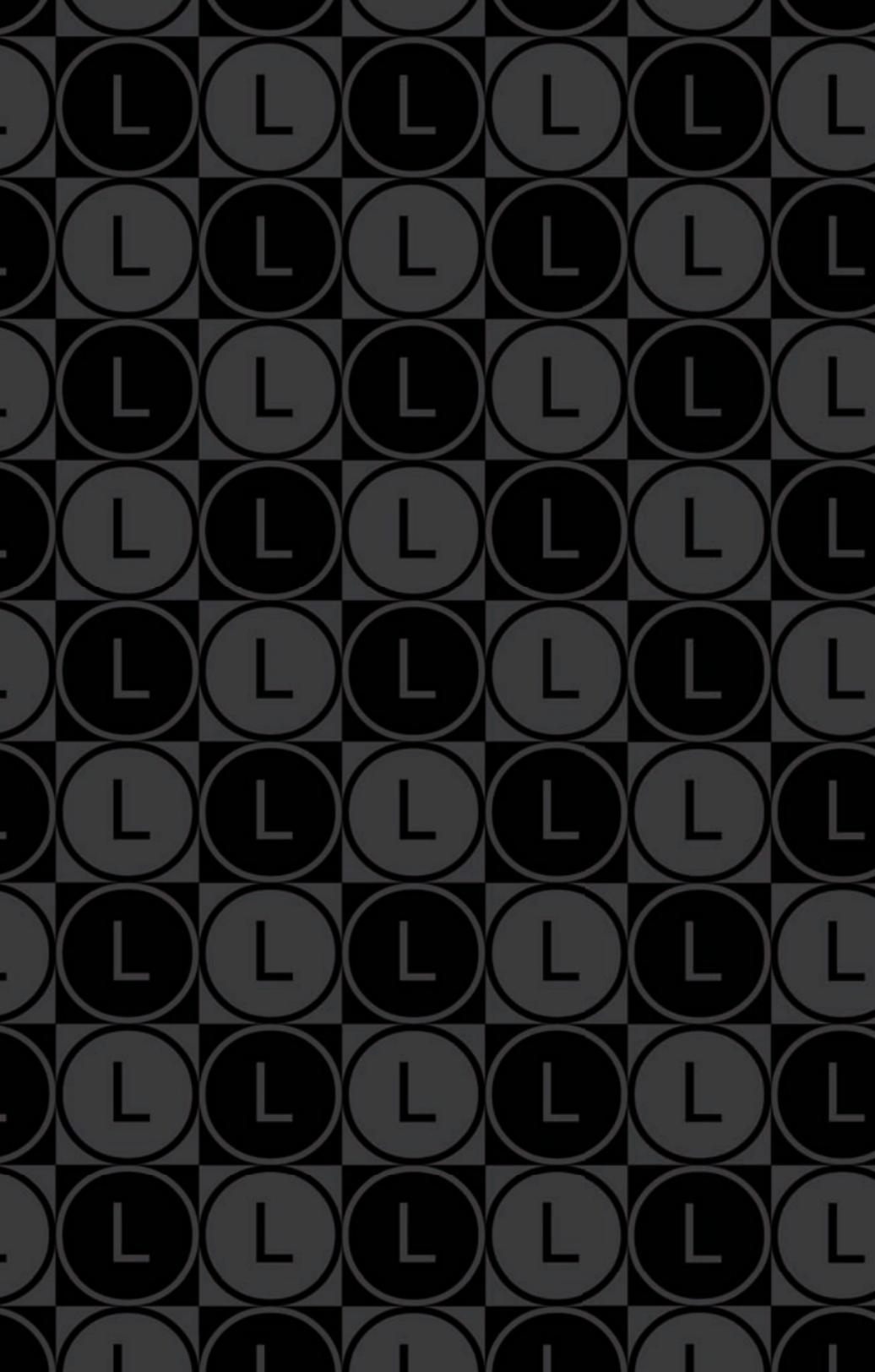
JOYBRINGER, THE MAN WITH THE GOLDEN DICK
DVDS PART 1 & 2



Achévé d'imprimer le 14 novembre 2014
Imprimerie Launay
Paris Ve - Dépôt Légal : 2014-88

ISBN 978-23-7221-046-1





Renate était là assise par terre appuyée à la poutre qui supportait le toit d'une mangeoire. Elle était sale, mouillée, boueuse, maculée, relâchée. Une chienne se vautrait délicieusement en travers de ses jambes, grognant parfois pour s'acquitter d'un devoir de chien. La femme d'une main lui grattouillait vaguement le crâne entre les oreilles. Dans la boue près de sa hanche était sa bouteille vidée de l'eau-de-vie, un petit chien dans son giron mordillait rageusement son doigt bagué. Le doigt en crochet résistait pour le plaisir de l'animal qui poussait des jappements excités. Les yeux bleus, abrutis, cernés de maquillage, étaient posés sur le mouvement que donnait le vent au faite des arbres, les dents pointues de l'animal lui arrachaient parfois un léger cri de surprise et l'amorce d'un sourire hébété.

18 € TTC FRANCE 2014 - XI



9 782372 210461

LASSITUDE.FR

ISBN 978-23-7221-046-1